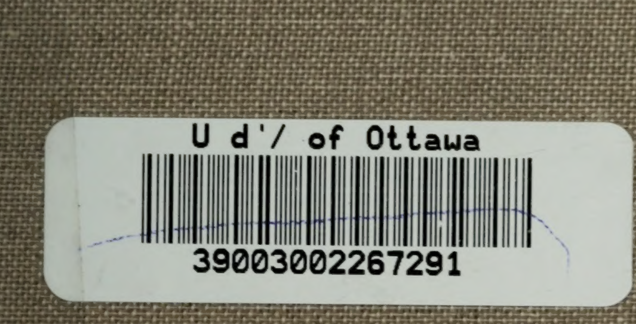

U d'/ of Ottawa
39003002267291

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

DE LA

STRATÉGIE LITTÉRAIRE

DU MÊME AUTEUR

Cérébraux, dialogues, 1906.
Les poèmes de l'« Urbs » :
I. Poètes, 1908.
II. La Malédiction des Enfants, 1910.
III. L'Amoureux, 1912.
Les Deux Idées :
I. Faut-il devenir Mage ? 1909.
II. Metchnikoff, philosophe, 1911.
La Danseuse de Diane (*Isadora Duncan*) avec les dessins d'A. Dunoyer de Segonzac, 1911.

En préparation :

Les poèmes de l'« Urbs » :
IV. Les litanies de Notre Ame.
Les deux Idées :
III. Contre le Néo-Hellénisme ; Sud contre Nord.
La Préparation a la Fiancée, roman.

FERNAND DIVOIRE

Introduction à l'Étude de la Stratégie littéraire

TROISIÈME ÉDITION





PARIS
E. SANSOT & Cie, éditeurs
9, Rue de l'Éperon, 9

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
DOUZE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL
NUMÉROTÉS DE 1 A 12
ET VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE 13 A 37.

AVERTISSEMENT

L'auteur a voulu écrire ici une satire pure. Il en avertit expressément les personnes malintentionnées. Celles-ci d'ailleurs, à prétendre que l'auteur est un « stratège » et qu'il donne des conseils d'arrivisme, s'exposeraient à ce que l'on recherchât et critiquât de différents points de vue les méthodes stratégiques employées par elles au cours de leur vie littéraire. Ce serait le juste châtiment de leur déloyauté envers l'auteur et envers l'éditeur qui veut bien présenter au public cette satire.

A Béroalde de Verville,
qui sut flétrir en les décrivant d'enfantins moyens de parvenir.

PRÉFACE

Un écrivain a le droit de ne pas entrer dans la vie littéraire. Il peut faire des œuvres et se priver de la fréquentation des groupes. Il lui est loisible de se fier à ses seules productions et au goût des directeurs de revues ou de maisons d'éditions, auxquels il consentira à communiquer discrètement les dites productions. C'est restreindre à l'occupation d'écrire le métier d'écrivain.

Mais si son intention est de se mêler à ses confrères, il faut d'abord qu'il prenne connaissance du travail qui est présenté ici.

Théorème. — Il est de toute nécessité qu'une chaire de stratégie littéraire soit créée à bref délai.

Il est vraiment incompréhensible que la Stratégie littéraire ne soit enseignée nulle part, alors qu'il existe

quantité de cours parfaitement inutiles aux littérateurs (latin, grec, langue française, grammaire, technique poétique, étude des prétendus bons auteurs, etc...) et que sont données dans certaines universités libres des leçons méthodiques de lyrisme et de sincérité.

A peine si dans deux ou trois cafés, inter scutellas (1), quelques aînés consentent à donner aux débutants de vagues conseils, destinés à les perdre.

Les principes de l'indispensable Science sont donc mis en pratique à tort et à travers par des ignorants ou des maladroits, qui n'ont pu se livrer à des études spéciales. Et voilà pourquoi, si nous assistons tous les jours à des menées stratégiques, nous sommes peinés par le manque d'esprit de suite qui les brouille et les rend nuisibles. Ou bien on fait de la tactique sans le savoir, comme certains poètes font de la prose, comme on faisait du vers libre avant

1. Entre les soucoupes. (*Note de l'éditeur.*)

M. Robert de S... On en fait mal.

Et, pour augmenter le désordre, chaque jour des parents ont l'impardonnable sottise de laisser des jeunes gens ou même des jeunes filles s'engager dans la vie littéraire sans leur avoir fait inculquer par un bon professeur (difficile à trouver, il faut l'accorder) les premières règles de l'art. Voilà autant de malheureux qui vont agir inconsidérément et se donner, selon leur tempérament, l'allure de matamores insupportables ou de domestiques « bottables » à merci.

On a le cœur serré de pitié à considérer le sort promis aux naïfs qui entrent sans armure dans la bataille. Biches candides dans la forêt, malheureux et malheureuses, les pires destins vous attendent !

N'êtes-vous point déjà convaincus, et faut-il vous citer des exemples ? Combien de bons esprits ont vu leur carrière brisée, parfois dès le début, pour une faute de tactique !

Han R..., a perdu quinze ans de sa vie à cause d'un certain massacre d'amazones ; c'est même miracle que

l'admiration de quelques jeunes gens ait pu le ressusciter. Miracle du cinquième évangile !

Pour Marc St...qui entra en pleine mêlée avec la belle indépendance de l'aurochs dans le magasin de porcelaines, le miracle ne s'est pas encore produit. Pour Albert E... auteur de bons vers et d'un beau roman, on peut craindre que l'Armure, *cette histoire à clef, n'ait fermé sur lui, à double tour, les portes de fer du tombeau. Où ne serait monté Ernest L... sans* les Nuits et les Ennuis *de nos contemporains ?*

Tare plus fatale encore que l'habitude des fautes de tactique, l'inaptitude complète à tout art de combattre. In exemplo : *Paul-Napoléon R... On le déclarerait un de nos plus grands poètes s'il n'avait toute sa vie donné dans les carreaux des bonnes maisons, comme un héroïque papillon, brutal, loyal, anarchiste et grognon.*

Vous objecterez d'autres cas où de visibles erreurs de conduite vous semblent n'avoir pas gêné ceux qui les ont commises. Exceptions qui

confirment la règle, cas dont l'étude peut mener jusqu'aux distinguo *les plus subtils de la Science stratégique. On tentera d'en analyser quelques-uns plus loin, au chapitre traitant* De la Prudence.

L'expérience quotidienne, d'ailleurs, confirme la proposition émise au début de ce préambule, à savoir : Il est nécessaire que soit créée une chaire de stratégie littéraire.

*
* *

Mais pour la chaire, il faut avoir un professeur (1) et avant le professeur, il faut avoir la Science.

La codification exotérique des rè-

1. Le professeur sera difficile à trouver. Personne n'accepterait ce dangereux poste d'honneur. Puis comment donner confiance aux leçons d'un maître qui commettrait la pire des fautes stratégiques, celle d'enseigner la stratégie ? Il faudrait pour cette place un héros, admirable de désintéressement et désabusé par le spectacle des manœuvres confraternelles — à l'exemple de l'auteur de cette « Introduction ».

gles tactiques sera certes une œuvre ingrate. Beaucoup d'expérience et de doigté y devront être employés. Divers collaborateurs devront être sollicités; on les choisira de préférence parmi ceux qui n'ont plus d'intérêt à cacher les petites ficelles par quoi ils s'attachèrent à la marche de la Gloire.

La Science se créera par l'observation. On étudiera soigneusement les causes de réussite ou d'échec des contemporains. Du classement de ces observations on tirera des hypothèses, dont on demandera ensuite la justification à la méthode expérimentale.

Mais il semble que dès à présent il soit possible d'indiquer quelques points à étudier, de préparer quelques sommaires de chapitres. On peut essayer d'esquisser un plan; on peut même déjà concevoir une philosophie de la stratégie littéraire.

DÉFINITION

La stratégie littéraire est...

Au mot « stratégie » on lit dans les dictionnaires : « l'art de préparer un plan de campagne (de στρατος, armée, et αγειν, conduire) ». Notre science sera donc l'art de préparer un plan de campagne pour triompher dans la vie littéraire, l'art de conduire à une fin profitable et glorieuse l'armée des circonstances que l'on rencontre dans la vie littéraire.

De la Stratégie et de l'arrivisme. Important chapitre où il faudra établir :

1° Que la Stratégie est la condamnation de l'arrivisme. (L'arriviste en effet se distingue par sa maladresse, l'arriviste est celui qui n'arrive pas.) Par sa définition même, l'arrivisme implique manque de stratégie ; arriver contient l'idée de limite, d'arrêt; un homme arrivé est un homme fini (1).

2° Que l'arriviste emploie les moyens et voies les plus rapides, ce qui dans la généralité des cas est anti-stratégique au premier chef et

1. Cette anecdote le montrera. Un journaliste en rencontre un autre, qui eut des ambitions littéraires. Celui-ci dit : « Mon vieux, je suis au... ; je suis enfin arrivé. » Alors l'autre : « Ça prouve que vous n'alliez pas bien loin. »

n'a d'autre effet que le « brûler » à jamais. Toute porte que l'arriviste a franchie deux fois lui restera fermée ensuite pour le restant de ses jours. Exemples caractéristiques (1). . .

. . . .

3° Qu'il est vain de penser arriver par soi-même, ce qui est communément l'erreur de l'arriviste, anarchiste qui veut vaincre la machine sociale, que le stratège fait au contraire fonctionner au mieux de ses intérêts. (Voir plus loin le chapitre *Des Groupes*.)

1. L'auteur avait établi ici une liste de 47 personnes. Il indiquait en regard les maisons où ces personnes ne peuvent plus se présenter. Nous avons cru bon de supprimer de notre propre autorité ce passage. (*Note de l'Éditeur.*)

DES DÉBUTS

Intérêt capital de ce chapitre. Qu'un mauvais début peut perdre toute une carrière.

La question : « quand ». — De l'âge où il faut débuter dans les lettres. Le plus tôt sera le mieux : quatorze ans est un âge bien choisi ; on a du temps ainsi pour *faire connaître son nom et faire oublier ses œuvres*, ce qui est, parfaitement défini, le but à atteindre. Ce qui vaudrait le mieux : commencer à l'âge de quatre ans, au premier « appel irrésistible de la Muse » et faire imprimer le nom que l'on a déjà sur la couverture des revues. Une page blanche serait réservée à l'intérieur des fascicules pour figurer un poème ou une page de prose. Le progrès intellectuel de l'auteur se jugerait aux choix des titres ; de *la Création du monde*, on arriverait peu à peu à *Jeanne d'Arc*,

Napoléon IV, *Flamme d'Amour*, *Ce baiser distrait* et enfin à ces titres qui indiquent une sensibilité affinée : *Un gant gris tendre sur un socle de bois de rose.* Lorsqu'il publierait ses premiers vers, le jeune poète serait déjà illustre, même s'il ne se nommait pas Maurice R... (1). Cependant qu'un nouveau Corneille, commettant l'irréparable faute de partir trop tard et de faire une œuvre avant d'être connu, verrait cette œuvre tomber, comme les autres, dans le lac noir du silence.

Ah ! La Fontaine savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il écrivait cette fable symbolique : *Le Lièvre et la Tortue.* Le lièvre est un brillant sujet, qui veut arriver d'une galopade au poteau, à son heure. Il se réserve, il batifole. Il considère la course comme un plaisir. La tortue est grise et cache ses pattes. Mais elle dure. Elle trottine sans être vue, d'une feuille de chou à une autre feuille de chou, et

1. Soucieux de n'indiquer que des principes dont l'usage puisse être général, on a négligé dans le plan de cet ouvrage la question de la célébrité congénitale.

elle arrive modestement, sans que nul ait songé à assassiner aussi paisible personne. Elle est partie à point.

Méditons.

La question « où ». Où débuter?

Le choix du milieu doit être longuement réfléchi. Il vaut parfois mieux ne pas débuter que mal débuter.

Vous objecterez: on débute où l'on peut? On peut partout. Parmi ceux auxquels on ressemble? Erreur : si M. Auguste D... avait débuté parmi les symbolistes, il aurait pu, comme il l'a fait, enseigner l'art poétique aux jeunes filles des *Ann...*, mais ne serait pas passé pour plus réactionnaire que M. Robert de S... Est-ce que Jacques N... a jamais écrit des poèmes révolutionnaires? Non. Mais, par le choix du milieu, il appartient à la littérature « avancée », qui n'a pas à se plaindre d'avoir fait cette recrue. Donc, il est vrai de dire qu'*en littérature le pavillon couvre la marchandise.*

Le choix du milieu doit varier avec le dessein du débutant.

Veut-il obtenir des prix, rôder autour de l'Académie, avoir « la porte ouverte » dans les grandes revues françaises ?

Qu'il suive alors cette règle absolue : Pas d'ennemis à droite. Une plaisanterie publique sur le salon de M. Charles de P... ou de Mme la duchesse de R..., une insuffisance d'adjectifs laudatifs devant le petit caca poétique de quelque baronne éditée chez L..., un doute sur la valeur littéraire de la revue *La P...*, dirigée par M. Maurice Saint-C... et c'est la mort sans phrases. Si au contraire on est raisonnable, si l'on a la chance d'être prosateur ou l'habileté de baptiser réguliers ses vers libres, on pourra se permettre un talent incendiaire, mais uniquement dans des revues bleu-ciel ou rosâtres.

Inconvénient : Au premier succès on sera vilipendé par toute « la jeunesse ».

Le débutant veut-il au contraire obtenir « l'Estime des Lettrés » et cette gloire que savent seuls crier, entre les six surfaces planes de leur caveau de famille, ceux des groupes

« Indépendants » ? autre règle absolue : Pas d'ennemis à gauche. Les fautes à ne pas commettre sont, en changeant les noms, les mêmes que dans le cas précédent (1). On pourra toutefois user d'un peu plus de liberté, l'esprit de corps étant moins développé à gauche qu'à droite, et le ton de la critique un peu, un tout petit peu, plus épicé. Il sera bon ici de baptiser libres ses vers réguliers. On pourra alors obtenir sans trop d'efforts une de ces petites renommées inconnues du public, mais qui sont douces au cœur des pauvres bougres occupés par la vie à des besognes ingrates.

Est-il possible de n'avoir d'ennemis ni à gauche, ni à droite? De met-

1. Devoir du lecteur : remplir les blancs du questionnaire suivant :

De qui ne faut-il pas plaisanter le café ?

. . . .

Devant les œuvres de qui ne faut-il pas manquer d'adjectifs laudatifs ?. . . . .

. . . .

Sur la valeur littéraire de quelles revues faut-il se garder d'exprimer des doutes, sous peine de mort ?. . . . .

. . . .

tre le chou dans son bouillon de chèvre? Dans l'état actuel de la Science stratégique, il n'est pas permis de le supposer. La droite tolérerait à un de ses sujets quelques coquetteries sans conséquences avec la gauche (1), coquetteries qui montreraient l'esprit libéral de la caste ; mais la gauche renierait vite celui de ses hommes qui se compromettrait avec la réaction. Ainsi, à l'extrême gauche des partis politiques, on se défie des « socialistes bourgeois » qui se font élire députés. André S... qui, après avoir écrit de très beaux vers libres, a, obéissant à son évolution intellectuelle, écrit de très purs vers classiques, se voit déjà « mal vu » de ceux qu'il a d'ailleurs nommés les vers-libristes unifiés. Mais c'est, bien entendu, parce qu'il s'est séparé d'eux. S'il avait continué à se dire leur frère, il lui eût été facile d'écrire des

1. On voit fréquemment des écrivains passer de gauche à droite. On n'en voit jamais passer de droite à gauche. Pourquoi ? Sans doute parce que les « droitiers » sont déjà, sous le rapport de l'ambition, complètement évolués.

tragédies en cinq actes et en alexandrins tout en restant dans le Parti. Les socialistes bourgeois qui continuent à se dire socialistes ont une position difficile, mais ne sont jamais excommuniés.

Il est impossible d'arborer deux pavillons, mais lorsque l'on est fidèle à un pavillon, on peut vendre toutes les marchandises.

La question « comment ». — Lorsque l'on sait quand et où l'on veut débuter, il reste à savoir de quelle manière on doit apparaître sur la scène littéraire.

Nous avons dit qu'il fallait commencer jeune. Mais faut-il débuter brillamment ou obscurément ?

Malheur à celui dont le nom éclate comme un coup de tonnerre dans le ciel grisâtre de la littérature. Pour lui, il n'est pas de relations possibles avec la gauche. D'autant plus que souvent sa renommée est fabriquée par la droite (1).

1. C'est généralement la droite qui fait es gloires. A gauche, on se surveille trop

Honni par la gauche, il verra bientôt la droite le laisser retomber au rang de ses romanciers ou poètes ordinaires, auxquels elle procure, moyennant des heures de présence dans ses salons, des places de chroniqueurs et des traités chez ses éditeurs ; mais à qui elle ne tolérerait point une gloire immodérée, supérieure à ce qu'elle peut donner, et un éclat de mauvais goût. Exemples : Abel B..., Jean Brindille, Jacques N. r... d, *et cœteri*.

Si de plus on avait une seconde la pensée inutile d'envisager l'évolution du talent de l'auteur « parti » trop bruyamment, on constaterait dans la plupart des cas une décadence très nette, causée par la fièvre de *paraître*. Ainsi. . . . .
. . . . (1).

Être lancé par un Aîné présente

les uns les autres pour permettre à quelqu'un de s'échapper, de « lâcher le peloton ».

1. Ici encore l'éditeur a cru devoir supprimer une trentaine de noms que l'auteur avait inconsidérément écrits. Ces noms sont d'ailleurs sur toutes les lèvres. (*N. de l'E.*)

dans la plupart des cas de sérieux inconvénients. Si l'homme célèbre a créé une renommée pour causer du déplaisir à un Confrère, il est à prévoir qu'il se désintéressera de son pantin, le but atteint (Cas 1727 des documents que l'auteur espère pouvoir léguer au futur Laboratoire de Stratégie) ; si l'homme illustre a été grassement payé, il passera à d'autres occupations, sa besogne accomplie (Cas 813).

A noter donc que, stratégiquement, il est à peu près impossible de « soutenir le train » après un démarrage prématuré.

DES REVUES

La façon la plus simple d'entrer sans fracas dans la vie littéraire est de fonder une Revue. Rien de plus facile. Si l'on n'est point riche, on cherche quelques camarades, dont le seul point commun avec soi est d'avoir de la copie à faire imprimer. Chacun paie sa cotisation mensuelle. Quand les cotisations ne rentrent plus, la Revue meurt. Mais on a eu le temps de citer élogieusement un certain nombre de gens, de préférence les directeurs des autres petites revues ; ils ont remercié ; on leur a répondu que ce qu'on avait écrit exprimait mal toute l'estime que l'on se sentait pour eux; enfin on est *entré en correspondance avec des gens.* C'est la première étape.

En même temps, le service de la Revue a été fait à tous les porte-plume, qui n'ont point regardé à

l'intérieur du fascicule (1) mais qui ont vu le nom sur la couverture, et, après quatre ou cinq numéros, l'ont retenu. La petite renommée littéraire est acquise. Dans 80 °/ₒ des cas, on n'ira pas plus loin et il suffira de se maintenir ainsi, en fondant de temps en temps une revue. Le bonheur pour 10 francs par mois.

Si l'on a de l'argent en trop, on peut fonder une revue en payant seul les frais. Situation privilégiée. Le Directeur de la nouvelle revue est accueilli immédiatement par tous ceux à qui il a demandé de la copie et par tous ceux qui ont l'espoir de lui en « coller ». Un charmant garçon, Olivier B..., complètement ignoré à Paris, a eu son nom connu en quinze jours et sa place réservée à la Taverne des Glycines, parce qu'on le savait Directeur des *M... du S... O...*

Seconde étape : une fois que l'on

1. Cela démontre cette LOI : *La matière imprimée est aux débuts sans la moindre importance. Seul importe le nom imprimé sur la couverture.*

est « entré en correspondance avec des gens », il s'agit d'arriver aux échanges de copie et d'éloges entre les revues. C'est ce que M. Paul Vulliaud appelle l'escalier des services prêtés et rendus.

Etape facile à franchir pour le directeur de revue, mais pénible souvent pour le simple collaborateur qui n'a pas de rubrique. Donc, lorsque l'on est de la fondation d'une revue, il faut toujours s'emparer d'une rubrique (1).

1. Du choix d'une rubrique. — La rubrique doit être choisie selon la spécialité que l'on cultivera. Un futur romancier devra choisir la rubrique des romans, mais un poète ne devra pas prendre celle des vers (voir l'explication au chapitre : *De la Critique*). La critique dramatique est sans intérêt, les petites revues n'ayant pas d'action sur les directeurs du théâtre. La rubrique des revues est celle où l'on peut faire le plus de mécontents, mais dont les éloges sont considérés, à tort d'ailleurs, comme sans importance et indignes d'un remerciement ; cette rubrique est généralement réduite à quelques lignes, comme si la revue redoutait de faire de la publicité à un concurrent. Elle est néanmoins bonne. Quant aux correspondances

Si l'on n'a pas de rubrique, il faut attendre, essayer de « se faire présenter » à des Confrères et, si l'on n'y parvient pas, se résoudre à publier son premier livre.

étrangères, elles peuvent servir dans son pays l'étranger qui les tient de Vienne, de Bruxelles ou de Moscou; mais pour celui qui les fabrique à Paris, c'est, stratégiquement, du temps perdu.

Mais auparavant, il reste une ressource : les manifestes. Coutume condamnable. Un manifeste s'oppose toujours à quelqu'un, sinon à tous ceux qui ne l'ont pas signé. C'est donc une occasion unique de se faire des ennemis. Il faut la laisser échapper. Hélas ! un littérateur ne résiste que bien rarement au plaisir d'étaler sa signature. Il en couvrirait les vespasiennes pour qu'on la voie.

On rédige des manifestes à n'importe quel sujet : pour demander qu'on joue la pièce d'un auteur, s'il est israélite, ou pour empêcher qu'on ne la joue, s'il n'a pas fait ses vingt-huit jours ; pour pousser à l'Académie un bon apôtre qui a l'admiration facile sur ses cartes de visite ; pour vanter les eaux de la Méditerranée ; pour que les acteurs portent des blouses ou pour qu'ils se drapent dans des pé-

plums ; pour imposer l'alexandrin ou pour le proscrire ; pour faire renaître la France ; pour faire oublier le latin, etc...

Il va sans dire que la conviction des signataires importe peu ; il y a toujours deux ou trois sincères qui sauvent la face. Ici aussi le pavillon couvre la marchandise (voir chapitre : *Des Débuts*, question « où »).

Comme un manifeste ne peut pas être renouvelé tous les mois, on ne retient les noms que de quelques manifestants, ceux dont on a déjà entendu parler ; les autres se sont en vain compromis, se sont en vain attiré les sarcasmes et les attaques des non-manifestants.

Ne signez jamais. Et si l'on veut vous convaincre de la sincérité des manifestes, récitez cette page, que vous aurez eu le soin d'apprendre par cœur. Elle est de M. Alexandre Mercereau, qui avait le tort de s'indigner de choses aussi naturelles.

« Je crois que la seule discipline discernable dans nos jeunes souches c'est la discipline de l'intérêt immédiat. Un seul mot d'ordre rallie les partis opposés les plus

divers : « Jouissons tout de suite de ce que nous envions le plus posséder. » Comme l'art de jouir est un art capricieux, il entraîne fatalement les résultats les plus imprévus.

« C'est ainsi que ceux qui se réclament du passé et ne voient point de salut en dehors finissent par avouer, morceau par morceau, qu'aucune des préoccupations de leurs pères ne sont les leurs, mais continuent à proclamer qu'il n'y a pas de salut hors du passé. Les proclamations sont encore ce qu'on a trouvé de mieux pour faire du bruit sans efforts : procédés électoraux implantés en littérature, promesses de candidat que l'élu n'a point à tenir.

« Voyons là la raison pour laquelle ceux qui se réclament le plus de tel siècle, considéré plus classique qu'un autre, ne suivent en rien ni pour rien la tradition du dit siècle ; haïssent dans le présent d'aucuns qui se rapprochent cependant le plus de leur idéal, aiment par contre d'autres qui s'en éloignent complètement. L'essentiel pour eux est de prononcer aux oreilles de tous l'*Antiquum volo*, peu importe ensuite la soumission ou l'insoumission à l'ancienne loi . . . .

« Nous avons entendu ceux qui précisément nient ou renient le plus les jeunes faire des appels à la jeunesse, et vouloir se faire prendre pour les représentants de cette dernière ;

« Crier : « nous ne voulons ni maître ni école » par ceux qui aspiraient le plus à s'entendre appeler chef d'école, fût-ce en

faisant passer leurs amis les plus différents de vision pour leurs élèves, et en prônant les plus médiocres plumitifs pourvu que, ayant subi les mêmes influences qu'eux, ils semblent être leurs disciples ;

« Préfacer aimablement les œuvres manifestement et bêtement réactionnaires, par ceux qui se prétendent d'intransigeants révolutionnaires ;

« Courir se faire éditer à prix d'or dans une maison d'éditions, quiconque avait, quelques mois auparavant, lancé contre elle une bulle d'excommunication... donnée à signer au préalable à tous les camarades ;

« Serrer des mains que l'on dit sales, chanter des œuvres que l'on reconnaît basses, faire lit commun avec ceux que l'on avoue avoir en horreur ;

« Se réclamer de la synthèse qui ne fait que de l'analyse ;

« Se prétendre écrivain immédiat et direct qui n'a qu'une pensée tarabiscotée cachée derrière une abondance d'images et d'intermédiaires pris aux sources les plus indirectes, et croit donner le change en n'employant que des mots vulgaires, en faisant usage d'une écriture roturière de fait divers ;

« Se prétendre penseur qui n'a jamais dans ses œuvres, agité une question, posé un problème, fait montre de la moindre recherche ou angoisse morale, sociale, philosophique. »

Et, à propos d'une nomenclature

de noms trouvés dans une brochure, M. Mercereau continue :

« Si nous sommes malveillants nous constaterons: « Je vois ce que c'est. Pour faire partie d'un mouvement, il n'est nullement nécessaire d'avoir les idées qui donnent l'élan à ce mouvement ; ni d'être sur le point de les épouser; il n'est même point nécessaire d'avoir la moindre idée ; on en peut encore avoir une contraire, voire ennemie ; il est tout à fait inutile de faire des œuvres qui répondent aux besoins du mouvement. Tout cela est secondaire, il faut premièrement être contre telle catégorie de gens qui ne vous ont pas accueilli dans leur sein et qui ont eu la malchance de prendre une place que vous rêviez d'avoir, et sans même vous la faire partager, deuxièmement être possesseur, ou en passe de l'être, d'une revue, ou d'une rubrique de revue à l'abord facile. » (*Revue indépendante,* 15 novembre 1911.)

Le code de stratégie littéraire pourra développer ces divisions :

Où : le premier livre se publie où l'on peut ; chez un éditeur qui fait un sérieux bénéfice sur les frais d'imprimerie et range les paquets de volumes dans sa cave ou, s'il est soigneux, dans son grenier (1) ; ou bien nulle part, et dans ce cas le poète ou le prosateur paye directement son imprimeur, met sur la couverture l'adresse de sa revue, propose ses exemplaires aux libraires, qui n'en veulent pas, ou à un dépositaire, qui ne lui rendra jamais de comptes et entraînera les paquets de livres dans sa faillite (2).

1. Les caves et les greniers sont tôt remplis hélas! et les loyers sont si chers ! (*Note de l'Editeur.*)

2. C'est là néanmoins le meilleur parti à prendre pour les auteurs économes. (*Note de l'E.*)

Quand : ici le jeune homme (1) a le choix. Qu'il sache donc que le premier livre ne doit pas être publié avant que le nom de l'auteur ait été imprimé plusieurs fois sur des couvertures de revues. Sinon, fût-il génial, ce serait un pavé lancé dans la mer. Le premier livre ne doit pas créer la réputation, il doit la soutenir ou la consacrer. Il doit être lancé au moment où les camarades et les « lettrés » commencent à se dire : « Un tel, je le connais, qu'est-ce qu'il a donc fait ? » Pourtant, nous pourrions citer le cas d'un écrivain qui a dépassé depuis plusieurs années la trentaine et qui n'a *rien* fait paraître que quelques articles de revues. Mais il a su entretenir l'illusion en parlant avec feu de ses projets. On lui trouve un réel talent. Peut-être attend-il de pouvoir mettre sur la couverture de son premier livre : X..., de l'Académie Française.

Comment : ou l'art de tirer d'un

1. Tout cela, bien entendu, s'applique aussi à la jeune fille.

livre tout ce qu'il peut donner. Ici, il faudra apprendre au jeune homme ennemi des efforts inutiles qu'un seul livre, si l'on sait en tirer parti, peut suffire à toute une carrière littéraire. Au contraire, le débutant qui, comme M. N... B..., ahurit les gens d'une avalanche mensuelle de bouquins nouveaux ne laisse à aucun le temps d'être lu et connu. *A priori*, ceux qui forment le public (1) s'imaginent que le littérateur qui les inonde ainsi écrit sous lui et ils regardent avec désespoir les rayons de leur bibliothèque pleine (2).

Le premier livre doit être envoyé *à tout le monde*. S'il est par trop mau-

1. C'est-à-dire 100 personnes, ce qu'on appelle « l'élite ».

2. Vous direz qu'ils n'ont qu'à revendre les volumes encombrants... Chapitre : DE LA « REVENTE » DES LIVRES : La revente des livres envoyés par les auteurs doit être blâmée dans les conversations entre littérateurs, comme la « dichotomie » doit être blâmée dans les conversations entre médecins. C'est une règle absolue. Il n'y a même pas lieu de distinguer entre ceux qui vendent les livres dédicacés et ceux qui enlèvent auparavant les dédicaces.

vais, il sera même bon de l'épuiser ainsi du premier coup, pour que plus tard on sache que « Un tel a écrit tel volume », mais qu'il soit impossible au vulgaire d'en connaître le contenu.

Le premier livre ne doit pas être envoyé par la poste. L'auteur en prendra chaque jour un petit paquet et il ira déposer un exemplaire chez tous les gens connus, dans toutes les salles de rédaction, aux bureaux de toutes les revues. Souvent, il arrivera qu'un valet de chambre le recevra chez les grands écrivains et un garçon d'antichambre dans les journaux. Il n'insistera pas, pour ne pas devenir agaçant. Il remettra une lettre qu'il aura eu le soin de préparer à l'avance.

Où on le recevra, il exprimera discrètement son admiration pour celui qui lui ouvre sa porte, auteur ou journal, puis il dira : « Je suis un

D'ailleurs beaucoup de jeunes auteurs prennent la précaution de placer dans l'exemplaire envoyé un signe distinctif qui leur permet de découvrir le coupable.

Si votre domicile est envahi par des centaines de volumes imbéciles, ne les vendez pas : flanquez-les aux ordures.

jeune poète (1), inconnu et sans relations, vous feriez une bonne action en vous intéressant à moi, etc... » Trois fois sur cent, la visite ne sera pas perdue; c'est une bonne moyenne. Et les familles sont encouragées à bien nourrir un jeune phénomène qui a été reçu chez M. Jean R... ou chez M. Anatole F...

Aux bureaux des jeunes revues, on apportera en même temps que son volume un petit poème ou, de préférence, une page de prose (le compartiment de la prose étant toujours moins encombré), on fera valoir qu'il s'agit de « quelque chose de court », qu'on est un jeune poète, inconnu et sans relations, ayant en haine l'arrivisme, disposé à s'abonner ou à prendre sa part des frais de la revue, etc... Le rendement est ici d'au moins vingt pour cent.

Il ne reste plus qu'à attendre les lettres de félicitations et les coupures de l'Argus, qu'on commentera devant

1. Axiome : Tout jeune écrivain est classé jeune poète, même s'il ne fait que de la prose.

ses amis : « La preuve que Z... est un imbécile, c'est qu'il prétend que j'ai fait une simple histoire d'amour, alors que mon livre a un caractère social... etc. »

On a définitivement débuté. On est un littérateur. Aux années et à la stratégie de faire le reste.

DES DÉDICACES ET DES PRÉFACES

Les dédicaces et les préfaces sont aux livres ce que sont les légumes et le bœuf au pot-au-feu.

Une préface de tel académicien « vaut » 500 exemplaires vendus (1). Aussi est-ce un certificat très demandé. Beaucoup de gens placent l'action d'un roman en Alsace-Lorraine rien que pour avoir droit à une préface de Maurice B...

D'autres emploient un petit moyen très simple. Ils adressent les cinq premiers exemplaires tirés de leur ouvrage à des personnes illustres. Si l'une des cinq personnes répond : « Mon cher confrère, je vous remercie de l'envoi de votre brochure », on imprime vite cela à la première

1. Voilà une affirmation dont l'éditeur laisse à l'auteur l'entière responsabilité ; on en comprendra facilement la raison. (*Note de l'Ed.*)

page et l'on ajoute sur la couverture : « Préface de M. X..., chevalier de la Légion d'Honneur. »

Souvent d'ailleurs les Arrivés ne se font pas trop tirer l'oreille. Ils montrent ainsi qu'ils aiment les jeunes, qu'ils leur trouvent du talent, qu'ils sont restés jeunes. C'est leur façon, à eux, de mettre leur nom sur les vespasiennes.

Il faut avouer d'ailleurs que toute préface accordée à un jeune déchaîne la furie de tous les autres.

Pour les dédicaces, il faut distinguer : A : les dédicaces imprimées ; B : les dédicaces manuscrites. A ces deux modes correspondent deux verbes : *dédier* et *dédicacer*.

A) Dédier un livre à un homme célèbre, c'est donner à penser qu'on le connaît, c'est participer un peu de sa réputation (1). C'est en même temps un moyen d'entrer en relations avec lui : « Maître, je vous admire, je voudrais crier publiquement mon admiration, permettez-moi de vous

1. D'où la nécessité de bien se renseigner sur la réputation des gens avant de leur dédier quelque chose.

offrir, modeste bouquet, ce... » Comme tout homme de lettres a une petite vanité qui a besoin d'être chatouillée sept fois par jour: « Mon Cher Confrère, répond le Maître, j'accepte avec plaisir... *venez donc me voir.* » Ça y est; on s'y précipitera, on y retournera, on devancera les invitations, on se cramponnera tout le temps que le Maître n'aura pas fait expulser l'encombrant admirateur par un valet — ou tout le temps qu'il gardera une influence.

B) Un jeune homme qui adresserait à son concierge un livre dépourvu de dédicace admirative serait considéré comme un grossier personnage. Si, au lieu du concierge, il s'agit d'un critique, le livre est jeté au panier et c'est tout juste si l'auteur ne reçoit pas une paire de témoins.

Les dédicaces sont l'école de l'humilité et de la flatterie. Le poète qu vient de vouer incessamment quatre cents dédicaces aux grands écrivains qu'il vénère a certainement acquis une enviable souplesse. Toute amitié est un bienfait des dieux qu'on ne saurait payer trop cher.

La seule conséquence ennuyeuse de ces dédicaces est de les trouver un jour entre les mains d'adversaires disposés à en faire mauvais usage. Il est désagréable lorsque l'on a traité Z... de sot, de se voir mettre sous le nez quelque : « A Z... le génial poète, avec toute ma respectueuse admiration. » Mais c'est là maintenant un accident trop commun pour que les confrères songent encore à s'en étonner.

On a fait son choix entre la gauche, la droite et telle petite famille métisse. Faut-il se laisser immatriculer dans un groupe? D'Argenton, le Raté de Daudet (au temps de Daudet, il y avait des Ratés ; au nôtre, il n'y a plus que de petites célébrités), d'Argenton est-il ridicule de crier aux Ratés de *la Revue des Races futures* : « Il faut faire un groupe... il faut se serrer, se sentir les coudes » ?

Charybde : Si tu as des amis littéraires, tu auras des ennemis qui compromettront ta carrière.

Scylla : Si tu ne veux pas avoir d'ennemis, tu n'auras pas d'amis et sans amis il n'y a pas pour toi de carrière possible.

Conclusion : Il faut, *lorsque l'on ne se sent pas un tacticien de génie* (1),

1. Pour aider en leur conduite ces tacticiens supérieurs, on devra écrire le ti-

« se mettre d'un groupe », mais comme on va partager la fortune de ce groupe, il faut essayer de choisir celui auquel on voit le plus bel avenir, un groupe aux idées assez neuves, fussent-elles ridicules, et qui contienne assez de gens de talent, pour assurer une façade honorable, et pas trop, pour qu'on n'y soit pas étouffé.

Mais une fois membre de ce groupe, on essaiera d'avoir les rapports les moins mauvais possible avec les ennemis de ce groupe. Problème épineux.

La nécessité des groupements est prouvée par l'histoire de ces cinquante dernières années. Elle est la grande leçon stratégique à tirer du Parnasse et du Symbolisme. Dans l'un et l'autre de ces deux cas, et surtout dans le second, on vit la réputation du groupe faire celle des personnes, qui, pour une bonne part, étaient sans

tre : *De ceux qui ne sont d'aucun groupe* : Des avantages et des dangers de cette attitude. De l'art de tourner casaque en temps opportun. De l'art de ne pas tourner casaque.

On y fera la démonstration de ce THÉORÈME : *Qu'il n'y a pas d'Indépendants.*

mérite. Le Symbolisme fut un bloc ; maintenant seulement, aux yeux de la foule, les individus supérieurs s'en dégagent pour acquérir une réputation personnelle. Maintenant seulement, on commence à reconnaître les déchets, mais ces déchets resteront au bas des pages dans les Lanson de l'avenir. Examinez les œuvres des petits parnassiens et des petits symbolistes. Quel néant ! Pourtant, les hommes ont passé, parce qu'ils étaient fortement attachés aux basques des meilleurs d'entre eux. Voilà pourquoi on retiendra le nom de tel poète qu'on ne connaîtra que par une dédicace de Verlaine : Mérat, et dont on ne lira plus les œuvres, déjà oubliées. Et combien d'autres exemples démontrent la puissance du groupe !...

... Pour les faibles, pour les sans talent, direz-vous? Pour les autres aussi, car si les grands écrivains *haussent* la gloire du groupe, c'est le groupe, ce sont les petits qui *étendent* la gloire des grands écrivains. Ce sont les petits qui tiennent les rubriques des revues.

Pour cette raison, un groupe de trois écrivains de valeur pourra mon-

ter en renommée, mais comme une colonne étroite, resserrée par la pression de l'hostilité ambiante ; elle ne pourra pas s'étendre et faire de l'ombre, comme un arbre aux nombreuses feuilles. M. Jules R... reconnaîtra la faute stratégique qu'il a commise en écartant de lui la force du nombre, en voulant dominer la foule au lieu de se l'associer, en voulant établir dans la ville une armée formée d'un maréchal et de trois généraux, créer par une curieuse contradiction de mots, un unanimisme à quatre têtes (1).

Au contraire, un groupement qui ramasserait toutes les non-valeurs de la place de Paris acquerrait une force

1. Dans l'*Ile Sonnante* (mai 191) l'auteur de cette Introduction analysait ainsi les opérations stratégiques conduites par M. Jules R... pendant la saison 1910-1911 :

« Champ de bataille et objet du combat : l'Odéon. Il s'agit de savoir s'il restera aux révolutionnaires ou aux réactionnaires. Dans ce dernier camp notamment tout est prêt pour fermer la porte aux réformistes après la victoire de *Rivoli*.

« Les révolutionnaires ouvrent le feu. La partie n'est pas mal engagée pour eux. Le public, qui ne les trouve pas si révolution-

d'étendue à ras de terre dangereuse pour ses adversaires.

Le chapitre des Groupes devra être

naires que ça, ne voit pas de raison pour se cabrer. Des troupes soutiennent le général, mais Jupiter retire l'esprit à celui-ci, qui commet toutes les fautes que, stratégiquement, il est possible de commettre.

« M. R... commence par lancer un manifeste. Boum ! Vingt-cinq ans de retard. Il paraît visiblement chercher une bataille d'*Hernani*, en 1911.

« Il déclare qu'il ne travaille que pour trois personnes, spécialisées comme lui dans la partie « unanimiste » de la littérature. Il est insolent avec tout ce qui n'est pas ces trois amis. Il proclame géniales les publications de ces amis et annonce qu'une année qui a vu naître leurs œuvres n'a pas eu de pareille depuis vingt-cinq ans. Patatras ! On regarde les œuvres des quatre conjurés. On en trouve d'estimables, on en voit une franchement mauvaise. D'où réaction contre ceux que M. R... a compromis et défiance pour les jugements exagérément partiaux qu'il porte.

« Et tous ceux qui ne sont pas des quatre ? Ils savent qu'ils n'ont rien à attendre de M. R..., qu'ils ne risquent donc rien à l'attaquer. M. R... n'a maintenant plus rien à attendre de personne. Juste réciprocité. En déclarant géniales certaines œuvres, l'auteur du *Manuel de Déification* a fait dire à bien des confrères : « J'ai écrit

terminé par l'étude de certains points accessoires (1).

Par exemple : Des groupements hétérogènes et des groupements homogènes. De la supériorité des premiers qui unissent les intérêts sans laisser confondre les individualités. (Un écrivain de langue tartare oïghouri et un autre de langue quichua pourraient fort bien être du même groupe si le même café ou la même revue les réunissait ; le chinois qui traiterait des Lettres d'Extrême-Orient au *M... de F...* ferait partie de la famille du *M...* aussi bien que M. Paul L...)

mieux. » Et ceux-là ne lui pardonneront pas.

« Conséquence : M. Jules R... est condamné pour dix ans et, chose plus grave, *il perd avec lui tous les vers-libristes*, qui ne l'avaient pas chargé de ça, et il ouvre la porte à la réaction (Suit l'exposé des fautes équilibrantes commises par celle-ci).

1. Nous nous permettrons de signaler dans ce chapitre une lacune importante. On a, en effet, négligé de nous entretenir des groupes à deux et c'est dommage, car les ménages littéraires, même de sexes différents se font chaque jour plus nombreux ; mais on pourra réparer cet oubli dans une prochaine édition. *(Note de l'Editeur.)*

DES MÉTHODES PARTICULIÈRES ET DES TEMPÉRAMENTS

Ce chapitre devra être un véritable répertoire. Tous les cas ordinaires ou exceptionnels devront y avoir leur Analyse Stratégique. On aura constitué ainsi une collection qui permettra des rapprochements et grâce à laquelle, au bout de vingt ans, on pourra formuler des règles de conduite nouvelles, établies d'après les résultats des diverses manières adoptées par les individus observés. L'expérience, pour un esprit stratégique, c'est : les gaffes des autres.

On remarquera que certaines actions font arriver rapidement un jeune homme et le tuent ensuite ; par exemple : le vol de papiers particuliers chez l'écrivain dont il est secrétaire, l'abus de la copie empruntée aux grands morts peu connus, la protection politique, la littérature d'actualité à la

Arsène L... ou les Histoires de l'affaire Dreyfus, les notes de tailleurs envoyées aux revues dont le jeune homme est collaborateur, le chantage, les succès de scandale et autres coutumes que leur vanité rend répréhensibles.

On étudiera les résultats de cette attitude qui, au nom du droit d'arriver (1), permet de considérer incessamment le monde d'un œil de serpent en colère ou de Voyant hurleur et maudisseur dès qu'on lui refuse de l'admiration et de l'obéissance.

Et de celle qui laisse l'échine d'un ambitieux à la hauteur de la cheville.

Et de celle qui consiste à rester enfermé dans une tour, comme M. S... le Stylite du XIVe arrondissement, ou M. S... P... R..., l'ermite de Bretagne.

Et de celle qui consiste à se cramponner à toutes les « manifestations littéraires » comme l'acare et la misère à la peau du pauvre monde.

1. La notion du « Droit d'arriver » est de plus en plus répandue dans la jeunesse. Les sociologues y voient une conséquence de l'éducation laïque.

Et de celle qui consiste à essayer de se faire connaître en se rendant ridicule, en se faisant photographier dans une pose héroïque et en envoyant la photographie à tous, en couchant sa correspondance sur des cartes postales où se lisent les meilleures strophes du signataire, etc... « X? Ah! Oui, cet homme qui est si grotesque! »

Et les résultats de trente-six autres attitudes qui prétendent échapper par quelque particularité à la loi générale de la vie littéraire qui est celle de tous les échanges commerciaux, la loi de l'offre et de la demande, la loi d'airain (1).

A quelles conclusions arrivera-t-on ?

Peut-être à celle-ci, qu'il faut choi-

1. Ici intervient un élément inattendu : le public, qui ne demande rien à la littérature et à qui la littérature offre chaque jour des centaines de kilogrammes de papier. Comment les lui faire accepter ? On aperçoit ici qu'à côté de la chaire et du Laboratoire de Stratégie Littéraire, une chaire de Stratégie Commerciale (Littérature) deviendra nécessaire. (Voir plus loin, *De la chute en roman-feuilleton.*)

sir la Stratégie propre à son tempérament, tout en réglant les tendances naturelles que l'on se sent, les excès ou les défauts de ce tempérament. L'obséquieux naturellement restera gracieux et serviable ; l'arrogant, digne.

Quant à l'attitude de présence et à l'attitude d'absence, le mieux sera encore de les combiner, en commençant par la présence (1) et en s'éloignant, avec des apparitions et des retours plus ou moins espacés, au fur et à mesure que la présence devient moins utile.

Trop de présence fait entièrement oublier les œuvres, si œuvres il y a, au profit de l'individu ; trop d'absence fait oublier à la fois l'œuvre et l'homme.

Moins on a d'œuvres, plus il faut de présence. Un peu de présence dispense de beaucoup d'œuvres. On pourrait établir une loi de proportion ; la présence y équivaudrait au moins au carré des œuvres.

1. Voir plus loin : *Des Fêtes et Banquets*.

Au point de vue de la publicité commerciale, il vaut mieux avoir une boutique de boulanger, vide de marchandises, que cuire des pains quand on n'a pas de boutique. Dans une boutique vide, il reste le principal : l'enseigne.

DU COSTUME ET DES GENRES LITTÉRAIRES

Faut-il se déguiser ? Faut-il déguiser sa littérature ? Questions affines.

La règle est qu'il faut se contre-déguiser. C'est-à-dire qu'à l'inverse du temps où il était bon d'adopter un costume révolutionnaire pour affirmer une originalité, il est bon maintenant de dissimuler soigneusement tout indice d'originalité en se contre-déguisant, en s'habillant et en écrivant comme tout le monde.

Qui ne se soumet à cette règle passe pour un « original » : *quid est*, un dangereux hurluberlu, bon à amuser dans une « réunion d'artistes », mais avec lequel on ne se promènerait pas dans la rue.

Costume : Une mise débraillée peut causer le plus grand tort à un jeune homme. La cravate flottante dénonce un bohême sans importance, un brail-

lard, bref, un ridicule. Des bottines trouées indiquent le pire des êtres, celui qu'il est urgent d'éviter, celui à l'intention duquel, si l'on est obligé de le voir, on oublie son porte-monnaie chez soi, celui dont on regarde d'abord le cou et le faux-col pour juger de sa propreté : un pauvre.

Des vêtements trop élégants sont trop évidemment signe d'arrivisme, de niaiserie ou d'égoïsme. Arrivisme de celui sur qui une jaquette bien coupée est un harnachement de guerre, niaiserie de celui qui mire toute son âme dans le vernis de ses bottines, égoïsme certain de celui qui se complaît dans le culte attentif de sa personne. Ces trois qualités suscitent autour de qui les montre la défiance, le mépris ou l'antipathie.

Pour le costume, donc, une mise sobre est à recommander. Tenue sans recherche, rehaussée d'un petit détail significatif, bijou discret ou feuille de lierre à la boutonnière. Et encore, la feuille de lierre... n'est-ce pas cher R... C... ? Ou bien tenue soignée, mais sans épingle de cravate et sans diamant au doigt. Le burnous est

trop remarqué ; le costume breton aussi — quoi qu'en puisse penser M. C... L... d'E... qui en abuse, après le chansonnier Th... B..., régionaliste pour cartes postales.

Au costume, il est utile d'ajouter une *tête*; il est utile d'avoir le visage ou le crâne fait de telle facon qu'on ne puisse plus être oublié quand on a été aperçu une fois. Il serait exagéré de se faire tatouer une croix rouge sur le bout du nez, mais lorsque l'on n'a pas *une tête* naturelle, il n'y a plus qu'à se résoudre à s'en faire une. Lorsque l'on veut arriver à la grande célébrité, il faut être caricaturable.

Pour faire bien comprendre dans quelles limites raisonnables il est permis d'avoir une tête, le professeur aura recours aux projections. Les séances pendant lesquelles défileront sur l'écran les « bobines » de nos contemporains rompront agréablement la sévérité des études. Ces séances devront être réservées aux étudiants. Publiques, elles risqueraient de compromettre le prestige de la littérature.

Genres littéraires. — Pour salons : sonnets ; pour lyriques du Midi : tirades ; pour lettrés : pastiches (du XVIIIe principalement) ; pour patriotes : romans d'Alsace-Lorraine ; pour antipatriotes : horreurs des Bat' d'Af' ; pour royalistes : Vendée ; pour hommes : sociologie ; pour jeunes filles : sous-lieutenants amoureux ; pour femmes : viols et nietzschéisme ; pour enfants ; histoires héroïques de voleurs et de mouchards ; pour boulevardiers : genre Fl... et Cail... Et surtout, ni Ibsen, ni Shakespeare.

Plus on est « rigolo » plus on a de chances d'être connu. Mais si l'on cherche l'estime de ceux qui n'avoueront jamais qu'une œuvre est en dehors de leur intelligence, de l'obscurité lyrique et des images inattendues, du détail bizarre ; pas de grandes lignes.

Tout cela d'ailleurs ne fait que résumer l'enseignement des autres chapitres. On choisit sa livrée en même temps qu'on choisit son milieu de début. Il va de soi que si l'on veut plaire à la duchesse de R..., on ne lui présentera pas de poèmes dont

l'esthétique soit en contradiction flagrante avec celle qui inspire ses vers :

Si j'étais un papillon bleu.
Je butinerais une mûre
Pour la porter plein d'un beau feu,
Sur votre claire chevelure.

. . . .

Si j'étais un papillon vert,
Je m'élancerais dans l'espace
Où le tendre zéphir me sert
A m'enivrer de votre trace.

Si j'étais un papillon d'or,
Si mes ailes étaient brillantes,
J'irais me reposer encor
Sur vos paupières frémissantes !

On en arrive à se demander s'il est utile qu'un littérateur fasse de la littérature et, au cas où il en produit, s'il est bon que ce soit avec talent.

Il s'agit d'avoir des choses une conception moderne. Les tirades de *Cyrano* sont ridicules :

S'aller faire nommer pape par des conciles
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ?
Non, merci ! Travailler à se construire un nom
Sur un sonnet au lieu d'en faire d'autres ? Non,
Merci !. . . . .
Préférer faire une visite qu'un poème,
Rédiger des placets, se faire présenter ?
Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais...
[chanter...

Comme c'est malin ! Tandis que : se construire un nom glorieux avec un sonnet, avec ce sonnet, que personne n'a lu, se faire nommer pape ou antipape, régner, de préférence

sur les imbéciles, qui savent mieux que les autres encenser et se dévouer, entrer vivant dans l'immortalité avec les quatorze vers de ce sonnet, voilà de l'art, voilà de la Stratégie !

Un volume de vers, si bien *préparé* qu'on arrive à en répandre cinq grandes éditions, rend un auteur père de cinq mille exemplaires ; vingt volumes de vers tirés à cent chacun rendent leur auteur père de deux mille exemplaires seulement. Le titre d'un sonnet répété par cent mille bouches vaut cent mille fois le titre d'un in-quarto de huit cents pages qui n'est connu que de son auteur.

Il faut avoir le courage de le dire : le talent est un luxe agréable, mais complètement inutile à la carrière de l'homme de lettres. Pour un romancier qui veut être acheté, rien ne vaut la médiocrité. *Aurea mediocritas*, la médiocrité qui apporte de l'or.

Comment arrive-t-on à l'Académie (1)? Est-ce avec du talent? Non,

1. Ici se placera le chapitre : De la stratégie académique : Qu'en cette spécialité, il faut débuter jeune pour pouvoir

n'est-ce pas? Vous n'auriez pas le toupet de le prétendre. Quelle injustice, dès lors, si le talent, gênant pour arriver aux honneurs, était nécessaire pour arriver à la renommée.

être un « chérubin » et avoir le temps de passer par toutes les étapes : admission successive aux salons, des plus ouverts aux plus fermés — admission qui est aidée par la docilité aux combinaisons financières des écumeurs de salons (cotisations aux revues, souscriptions aux exemplaires de luxe, etc., etc...) — capture d'une vieille dame (ne niez pas ou l'auteur cite des noms), bribes de prix de l'Académie, prix de l'Académie, candidatures successives, grandes actions politiques, etc...

C'est quand il est de l'Académie que l'écrivain atteint le public. La mention : « de l'Académie Française » est la seule garantie des lecteurs de province. L'épée qu'offrent les jeunes filles de l'Ecole des A... conquiert le royaume de la terre comme le glaive de Saint-Michel a conquis le ciel. Ne raillez pas l'arme de la place Saint-Georges.

Mais encore faut-il une stratégie post-académique. Ainsi Marcel P... qui ne se vendait pas en Allemagne a eu le bonheur d'écrire *M. et Mme Moloch* ; puis, il est advenu qu'il a touché la clientèle scandinave pour avoir obligeamment préfacé Karin Michaëlis. S'il s'aperçoit de cela,

Seulement, il faut de la stratégie.

Note : Le manque de talent ne suffit pas. Développer ici les rapports du talent et de la stratégie. Exposer dans quelle mesure cette dernière peut suppléer au premier et sous quelles conditions d'habileté, de souplesse et de circonstances elle peut sauver ceux dont les aptitudes sont plus diplomatiques qu'artistiques.

il en fera un principe, que les autres appliqueront.

Le talent, qui ne sert de rien pour entrer à l'Académie, est encore plus inutile, si, possible, après. Le montrer par des exemples, analyser au besoin le poème sur Ponce-Pilate que M. Jean A... a récemment fait imprimer par une revue hebdomadaire.

La vie littéraire est, comme la vie, soumise aux lois de la sélection naturelle. On y est, par conséquent, en état de guerre perpétuelle. Mais l'art est de vivre sur le champ de bataille sans se battre et sans être blessé. Attendre qu'on reste seul.

Il y a un autre art : c'est de se battre et d'être vainqueur. Folie antistratégique (1). Il reste d'ailleurs peu de gens dans la littérature qui aiment les coups et qui soient de taille à en supporter.

Pour traverser sans dommage la zone dangereuse, il faudra arriver à deux choses :

1. Une bonne stratégie doit supprimer la nécessité de recourir à la tactique. Sinon, ce travail eût reçu le titre de « Introduction à l'étude de la Stratégie et de la Tactique littéraires ». La Tactique brouille les plans de la Stratégie.

1° Être prudent ;

2° Rendre les autres prudents.

La mesure entre le 1° et le 2° est difficile à garder. En restant trop prudent, on peut finir, malgré tout, par passer pour un pleutre, ce qui encourage les autres à mordre ; en voulant rendre les autres prudents, on peut se laisser entraîner à les menacer : alors, au lieu de se faire craindre raisonnablement, on se fait haïr, ce qui, à un moment où l'on paraîtra en mauvaise posture, peut être fatal.

Rendre les autres prudents : Faire de la canne, de la boxe, de l'épée est une précaution utile à condition que l'on répande le bruit qu'on est invincible. Il pourra même suffire, sauf cas imprévu, que la réputation soit établie — ce qui évitera des frais de salle d'armes (1). De même, la réputation de « rosserie » (2) est bonne, à condition qu'on ne se permette de

1. On peut aller jusqu'à payer un camarade ou un littérateur endetté pour qu'il se laisse toucher en un duel « chiqué ». L'auteur n'avance pas cela au hasard.

2. Voir plus loin : *De la rosserie.*

rosseries envers personne, même envers les « inoffensifs », car il n'y a pas d'inoffensifs.

Être prudent : Jeune homme, suis l'exemple de Perse, qui écrivit des satires au vitriol, mais les tint cachées de son vivant.

Jeune homme, tu prétends que de terribles fustigateurs purent flageller la meute sans être atteints par des retours de lanière. Lesquels ?

Au début de cette Introduction, nous avons cité quelques exemples d'erreurs tactiques qui presque toutes étaient défaut de prudence.

Mais Jean L... ? réponds-tu.

Le Tacite de la Riviera, il est vrai, n'a pas succombé aux suites de ses terribles articles. Pourtant, il a été blessé de durs chocs en retour. Déjà, la haine que lui gardait Catulle M... lui avait coûté sa place au *G... B...* Si M..., qui d'ailleurs l'admirait, l'avait délogé du *J...*, les pourceaux auraient pu piétiner le plus grand annaliste de la putréfaction contemporaine.

Ainsi des autres.

Jules L..., n'a pas, en exécutant

Georges O..., subi le sort de la guêpe qui meurt de la piqûre qu'elle a faite. Mais c'est parce qu'il a su tuer.

Et voici une loi expérimentale de la Stratégie littéraire.

Axiome. — *Il n'est pas dangereux de tuer un ennemi désarmé ou un passant distrait. Ce qui est dangereux, c'est de le blesser.*

Ajoutons toutefois qu'il est nécessaire que l'homme à assassiner se trouve sans amis.

Si Georges O..., avait eu des partisans autres que des lecteurs stupides et dociles aux opinions de feu la Critique (1), si cette œuvre avait été capable de susciter plus tard des admirateurs, Jules L..., eût été sa propre victime.

Mais Paul R..., et Charles M..., qui écrivirent *A la manière de...* ? Ces lanceurs de boomerangs ne sont-ils pas indemnes de tout retour violent de leurs armes ? Distinguons :

1. Cet adjectif « feu » indique qu'aujourd'hui, la Critique des grands journaux étant sans autorité, ne pourrait plus tuer un marchand de livres. Nouvelle raison de prudence.

M... est couvert par R... qui, installé à la critique du *J...*, tient le bon bout. R... n'a jamais eu une minute la pensée d'utiliser ses armes, mais il a des armes et cela suffit. Avec un maître vigilant et doux, le chapeau de Gessler eût suffi à gouverner la Suisse. R... a une mitrailleuse braquée sur les livres nouveaux et une autre sur les revues, ces chères revues où défilent chaque mois toutes les « silhouettes de tir ». Un demi-tour de manivelle et la cible serait criblée.

R... ne donnera pas le demi-tour de manivelle, mais on sait qu'il est en son pouvoir de le donner. Et pourtant, écoutez bien, il y a, sous le feu des mitrailleuses, des ombres qui chuchotent. Deux courageux (1) viennent d'accuser publiquement R... de ne pas adorer les Dieux (2).

1. Il faut toujours se défier des courageux. Ils sont pareils aux chiens bruyants qui se jettent à travers les quilles sans le moindre souci des règles du jeu. *Cave canem !*

2. R.... avait jugé sans éloge les écrits de Paul C... F. C. (faute capitale), car

Supposez que, par impossible, R... attrape la typhoïde ou que la forteresse *J...* s'écroule. Il serait certainement trop tard pour empêcher l'auteur de *La Petite Papacoda* d'atteindre le public, puisque le public le connaît et l'aime, mais on essayerait de couper ses communications avec le Temple de la Sainte-Littérature. On essayerait de le rendre aussi impopulaire que M. Gaston D...

Qui encore? Les Treize de *l'I...*? Oui, ces messieurs se permettent des critiques, des vérités et même des épigrammes. Qui sont-ils, combien sont-ils? Qui en est, en a été ou en sera? Ah! si on le savait! Leur anonymat leur laisse une impunité très relative et le doute qui plane n'est pas sans danger pour tout homme qui tient une plume; car qui n'a pas été remercié ou blâmé pour une note

s'attaquer à un dieu, ce n'est pas partir en guerre contre une idole de bois, c'est provoquer tous les fidèles d'une religion. Médire de Bouddha, c'est indigner 100 millions de bouddhistes. Et c'est un fait d'expérience que le plâtras des idoles tombe sur la tête des iconoclastes.

qu'il n'avait pas même lue? Une moitié du Paris littéraire soupçonne l'autre, à cause de ces Treize.

Ah ! ces Treize ! Qu'on les découvre ; ce sera un horrible spectacle, s'ils sont désarmés, que d'assister à leur dépeçage. On ne leur tiendra aucun compte des services qu'ils ont rendus aux jeunes. Pour sa part, l'auteur de cette Introduction avoue bien sincèrement qu'il ne voudrait pas être à la place d'un de ces Parthes masqués.

Et ce Jean de l'Escritoire, de *P... M...* ? Même observation.

Conclusion : de la prudence. N'attaquez pas follement votre voisin. Laissez les autres le manger et même, vers la mangeoire des autres... Mais il serait mauvais de livrer dans cette étude préliminaire les secrets que doivent ignorer les étudiants-stratèges de première année.

DES GUERRES DE CORSAIRES

Du chapitre précédent, il résulte que les combats sont nuisibles ; vainqueurs et vaincus y laissent des plumes, que peuvent ramasser ceux qui ont eu l'habileté de rester en spectateurs autour du ring. Pas de guerre entre corsaires.

Il y a pourtant des cas où il peut être bon de se battre :

1° Lorsque l'on est attaqué et lorsque le silence encouragerait l'ennemi à tenter une nouvelle attaque ;

2° Lorsque les mauvais rapports que l'on a avec un individu sont tels qu'une réconciliation est devenue impossible ;

3° Lorsque l'on est bien sûr que l'on n'a rien à attendre de l'égoïste qui se trouve adversaire ;

4° Lorsque l'on peut tuer (voir plus haut, chapitre *De la Prudence*).

Dans ces cas, il est excellent de se

faire une réputation de dur jouteur, qui arrêtera d'autres adversaires prêts à s'engager sur le sentier de la guerre.

Le cours complet de Stratégie littéraire devra établir ici :

Qu'il ne faut jamais se résoudre à « encaisser » une défaite ; car il ne faut jamais avoir l'air du monsieur que chacun peut « botter » sans péril.

Qu'il est toujours extrêmement dangereux d'être blessé, rien n'étant contagieux comme l'envie de lancer une pierre dans une cible déjà atteinte (ainsi dans une basse-cour, lorsqu'une poule est en état d'infériorité, toutes les poules viennent en picorer le postérieur ; la bête est souvent tuée). Rappeler à ce propos les disputes qu'eut H... C... avec L... T... et L... M... Tirer de la première de ces histoires toutes les conséquences qu'elle eût pu avoir pour C... si celui-ci n'avait pas été recueilli et conforté par un groupement politique qui lui prêta sa vigueur (ce qui nous ramène au chapitre : *Des Groupes* et nous mène au chapitre : *De la Politique*).

Que l'on peut sans inconvénient,

et même avec avantage, se réconcilier avec un adversaire qu'on a vaincu.

Qu'il ne faut pas se réconcilier avec un adversaire vainqueur, parce qu'alors c'est lui qui tient la paix. Il peut être tenté de recommencer la guerre.

Qu'il vaut toujours mieux, lorsque l'on n'est pas arrivé aux injures irréparables, arrêter le combat et signer une paix honorable. Il arrive dans ces cas que l'on égorge un tiers pour célébrer la réconciliation.

Etc...

Un exemple vient d'être cité où l'on a vu le repêchage d'un homme par un groupement politique. D'autres exemples peuvent être donnés. Mais ils ne suffisent pas à établir que l'influence de la politique sur la carrière d'un écrivain soit toujours bienfaisante.

La question est complexe. L'étude en est néanmoins facilitée par la longue suite de cas qu'a présentés la littérature, depuis que La Harpe, coiffé du bonnet rouge et entouré des bustes de Marat, de Brutus et de Le Pelletier, enseignait que les arts sont des frères libres, égaux et républicains (1).

De cette suite de cas, il paraît résulter que la politique hausse les

1. Voir l'étude de M. Louis de Préaudeau dans *La Revue Hebdomadaire* (septembre 1911).

petits et abaisse les grands. Un Anatole F..., un Zola, voire un Coppée, perdent à ce jeu, un petit poète « patriotique » comme Paul D... un petit historien « républicain » comme M. A... y gagnent. Des écrivains intéressants, comme Charles M..., y trouvent un changement de clientèle ; l'attention toujours un peu indifférente de ceux qui ne se soucient que de lettres se détourne d'eux ; et l'admiration, l'enthousiasme d'un nombre de gens proportionné à la force du parti viennent à eux.

C'est que la politique limite le nombre des amis. Un homme seul, dont personne n'estime les écrits, acquiert comme amis tous ceux dont il exprime les opinions. Un homme qui a pour lecteurs attentifs et bienveillants un grand nombre de gens, retranche de ses amis tous ceux qui se trouvent en dehors du fossé qu'il aura creusé.

Le domaine de l'art est immense ; les petits n'y trouvent point prétexte à créer une profitable agitation électorale. Pour y être reçu, il faut montrer une œuvre ; pour être reçu parmi

les sous-chefs de la littérature politique, il suffit de montrer une carte de membre d'un parti.

La politique est donc un port excellent pour les épaves.

Mais quelle politique est la meilleure ?

Toutes celles qui sont suivies par des partisans nombreux et enthousiastes sont bonnes. Plus les partisans sont nombreux et fervents, meilleure est, du point de vue de la Stratégie, la politique (1).

Une conséquence presque directe de cela est que les politiques à la mode sont généralement bonnes tant qu'elles sont à la mode.

La politique dite « républicaine » a été excellente il y a dix ans. Aujourd'hui, elle est généralement sans beaucoup d'avantages. Elle règne, donc elle est suivie par une foule de tièdes qui ne forment pas parti. Trop de moutons dans cet herbage. De plus, au point de vue littéraire,

1. A noter que le nombre est un facteur beaucoup moins important que l'enthousiasme.

la littérature « républicaine » s'est rendue intolérable par son caractère « primaire » et par l'abus qu'elle a fait des mots à majuscules : Justice, Vérité, Lumière, etc... détournés par elle de leur sens général et devenus le bouclier d'un seul homme, le mot de passe de loges hantées par les concierges.

La politique « catholique » n'a aucune valeur tactique. Elle n'est pas à la mode. Trop tard. La politique « chrétienne » de Marc S... n'est pas encore bonne. Peut-être le deviendra-t-elle, quand les ambitions s'y seront mises. Trop tôt.

Le genre « patriotique », si déprécié (1) depuis les temps où Paul D... et Coppée en jouissaient, a en ce moment un regain d'actualité. Genre excellent et recommandé aux jeunes littérateurs. Il est en effet moralement impossible de discuter le talent d'un homme qui use d'un argument aussi péremptoire que le « Vive l'Italie » de M. M... et des futuristes, le « Vive la France » de MM. C...-F..., B..., etc...,

1. 1911.

ou le « Vive l'Angleterre » de Kipling. Celui qui garderait des doutes sur la valeur artistique d'un poème qui se terminerait par ces beaux cris mériterait, à notre avis, quelques années de prison.

Le genre « anarchisant » a quelque chose d'aristocratique qui peut plaire aux indépendants de chaque parti, mais laisse une fâcheuse réputation d'amateur. Les anarchisants sont très individualistes et on ne peut pas s'appuyer sur des individualistes. Seul un parti discipliné est utile.

C'est le cas pour le genre « monarchiste ».

Ce groupe qui n'avait aucune valeur il y a quelques années, en a pris une plus grande depuis le développement de l'A... F.... L'enthousiasme d'adhérents assez nombreux, les sacrifices que consentent plusieurs pour la cause font du néo-royalisme une opinion excellente.

Quelques écrivains y sont assez riches de talent pour en prêter à ceux qui n'en ont pas. Ils soutiennent la réputation littéraire du groupe et ceux qui n'ont d'autre mérite, jeunes

gens bien élevés ou garçons de café, que de manifester dans la rue ou de tirer la barbe aux fonctionnaires, bénéficient de cette réputation. Parfait.

Le genre « socialiste » ? Peuh ! L'écrivain socialiste a pour lui un nombre de lecteurs ; il a la quantité. Mais cette quantité n'a aucune valeur au point de vue de la célébrité littéraire. Lorsque l'on a une clientèle d'ouvriers, on s'adresse à des juges difficiles pour les idées et indulgents pour la forme. L'écrivain devra s'asservir pour les idées et s'abaisser pour la forme, ou les quitter et perdre tout le bénéfice de ses opinions. De plus, l'écrivain socialiste jouit de la défaveur de ses confrères, car on lui attribue à la fois les défauts de l'écrivain républicain (caractère primaire et abus des majuscules) et de l'écrivain anarchisant (amateurisme).

Chose curieuse : Il est assez difficile à un écrivain de rester en dehors de toute politique. Cette attitude de neutralité peut passer pour l'indice d'un caractère libéral, donc ennemi de toutes les bonnes doctrines.

Le professeur de Stratégie Littéraire pourra enseigner qu'un écrivain médiocre, arrivé par la politique, peut, le résultat obtenu, s'en « désabuser » peu à peu...

Ainsi, ce médecin célèbre qui se fit apprécier en laissant tomber de sa poche, dans les salons bien pensants, un chapelet adroitement tiré avec le mouchoir, laisse aujourd'hui chez lui cette arme devenue inutile.

Pendant tout le XIXe siècle, le Salon littéraire a été la meilleure antichambre. En échange d'un dîner ou d'un rafraîchissement, l'homme influent accordait son patronage au jeune homme que la maîtresse de maison « protégeait » et qui acceptait avec reconnaissance de rester « le petit protégé de Mme X... ».

En est-il encore de même aujourd'hui ?

Il n'y a plus de grand salon littéraire. Celui de Mme A.., pourrait sans doute prétendre à ce titre si l'on se plaçait sur le terrain artistique, mais on n'y fait pas le trafic des prix d'académie. Il manque, d'ailleurs, d'académiciens. Dans certains salons, les écrivains sont là pour l'affiche, et ce rôle décoratif ne leur peut être, hors le point de vue matrimonial, d'aucune utilité. Dans d'autres salons, la

concurrence est trop grande ; un trop grand nombre de jeunes ambitieux, invités au hasard d'une liste chipée à une maîtresse de maison voisine, se coudoient et se contrarient. Il n'y a pas là un Maître pour chaque aspirant. On peut penser toutefois qu'une sélection se fera naturellement et que dans dix ans un salon littéraire existera, où les personnes remuantes pourront s'occuper avec avantage, non d'art et de littérature, vain prétexte, mais de sage mise en mouvement des influences. Alors, les patients qui, chez Mme de R... auront vu leurs jeunes espoirs disposés en auréole sur le front du glorieux jeune homme M... R... recueilleront le fruit de leur temporisation. Ajoutons que ce Salon attendu devra être tenu par une femme qui ne s'intéresse que de loin à la littérature. Il sera inutile qu'elle lise les livres de ceux qu'elle doit protéger et il serait nuisible qu'elle ait à se protéger elle-même(1),

1. Ainsi ce sont les vers de la bonne duchesse, que la bonne duchesse a laissé imprimer par *la R... des D... M...*

D'ailleurs une femme de lettres qui aurait salon pour elle-même n'obtiendrait pas un résultat proportionné à ses frais.

En attendant ce salon idéal, constatons que le Salon littéraire s'est divisé en deux « milieux » : le Salon et la Littérature.

Les Salons proprement dits sont encore d'un bon rapport. On y rencontre peu de Confrères ; on peut y travailler dans l'ombre. C'est là parfois qu'on trouve une place de chroniqueur dans un journal élégant. Les Académiciens y seraient d'un rendement raisonnable s'ils ne se partageaient entre tant de Maisons. Chacun de ces Salons, d'ailleurs, n'ouvrant qu'une porte, on sera soi-même obligé d'en fréquenter plusieurs.

Il est vrai qu'une fois qu'on est arrivé dans l'un, le passage aux autres est relativement aisé, surtout quand on a l'audace de ce jeune et célèbre B..., qui, voyant un personnage titré se rendre chez la dame la plus difficile à approcher, lui dit délibérément : « Je vous accompagne. »

Quant à la littérature proprement dite, elle offre des ressources assez sérieuses : les Fêtes et les Banquets.

DES FÊTES ET BANQUETS

« Présentez-moi donc à... » Un jeune malgache qui saurait ces quatre mots de français et pourrait y ajouter quelques noms serait assuré, grâce aux Fêtes et Banquets, de se faire connaître dans la littérature.

Les Fêtes, en littérature, sont rares. On ne peut pas convoquer les vrais écrivains à une soirée où ils réciteraient de leurs vers ou de leur prose. Le bruit des conversations particulières, et au besoin des quolibets, voire quelques douches d' « eau à ressort » auraient raison des gêneurs. *Les soirées* que donne dans les bouillons Chartier, le groupe des L..., pareilles à celles que tenaient les Arg...,ne sont possibles qu'à cause de leur public de vieilles dames, de petits jeunes gens humbles et de vieillards sans gloire, prêts à la longue patience pourvu qu'il leur soit

possible de « dire quelque chose ».

Les Fêtes d'Orange ont une importance limitée : 1° Parce qu'elles sont d'intérêt local; 2° parce qu'elles ne servent que pour le théâtre. C'est là que se tient annuellement le convent des poètes tragiques phocéens et gascons. Ils y apportent des paquets d'alexandrins imprimés qu'ils échangent fort poliment et à l'aurore, au sommet de la colline qui domine le mur, ils se jurent, sur les rayons du soleil de l'endroit, une amitié profitable.

Autre chose : *Les expositions littéraires.* Récitations dans les salons de peinture et les maisons de jeux. Séances du Salon d'A..., du Salon des A... F...

C'est là qu'on aperçoit une chose insoupçonnée, ahurissante : *il y a des gens que la poésie intéresse!*

Il est vrai que les jeunes littérateurs viennent entendre leurs poèmes, s'applaudissent et partent sans s'attarder à entendre les vers des autres, en maugréant. « Cette femme a dit mon *Insolation* comme un pied. » Ça apprendra à la dame qu'il est vain

de vouloir satisfaire un porte-plume et dangereux de se déranger pour lui rendre service. Il est vrai encore que les dames sourient à la glace invisible qu'elles portent toujours sur elles, et papotent.

Mais dans la salle sont assis quelques vieux messieurs, un brave homme de curé, une femme âgée. Ils écoutent. On voit qu'ils y mettent de la bonne volonté. Ils attendent patiemment quelque œuvre de valeur et, quand ils la trouvent, s'émeuvent.

Voir ces braves gens ! Réconfortante stupeur ! C'est le seul spectacle consolant qu'offre la vie littéraire. Comme on voudrait être M. de Lamartine pour s'accouder à la cheminée de la plus belle pièce du presbytère, le jour où le vieux curé aurait invité la vieille dame et les vieux messieurs, et pour leur réciter de belles strophes, romantiques et sentimentales.

Autre chose encore : *Les thés* que donnent parfois certains éditeurs. Ils seraient d'une fréquentation recommandable, s'ils n'avaient le même inconvénient que les soirées : le bruit

des déclamations de poèmes gêne les conversations qu'on y peut avoir l'occasion de tenir (1). Puis, les après-midi sont courtes; les gens arrivent tard et pensent à leur dîner. On n'a pas le temps de faire ses affaires. Voilà pourquoi aucune fête ne vaut un bon Banquet.

Les Banquets mériteront, dans la Stratégie littéraire, une étude toute particulière.

Il y a de mauvais banquets : ceux où l'on s'écrase, où l'on est parqué avec des inutiles, où l'on n'a pas d'entr'actes pour circuler. Ce sont généralement ces très rares repas que des admirateurs sincères offrent à un Maître qui leur inspire de l'affection.

Il y a de bons Banquets. On s'y place à sa guise, auprès des gens

1. Il nous paraît que l'auteur est ici dans le vrai, car les éditeurs qui donnent des thés littéraires et musicaux doivent, dans leur intérêt, faire en sorte que les programmes soient aussi chargés que possible, pour ne pas laisser aux auteurs le temps de leur proposer les manuscrits qu'ils ont parfois dans leur poche. (*Note de l'Editeur.*)

dont on attend quelque chose; les discours y sont courts, la période post-dînatoire suffisamment longue, et l'on se sait en nombre contre les gens qui voudraient monter sur les tables pour y dérouler de la poésie.

Qu'importe alors le dessein des organisateurs, et s'ils touchent ou non une commission de cinquante centimes ou un franc par « tête » et si encore on parlera au dessert de la prospérité de la poésie sociale ou du culte qu'il convient de garder pour un poète dont on n'a jamais lu un pied? Un banquet, le prix de l'intoxication fût-il de six francs, laisse toujours au moins un profit moral à ceux qui y vont et savent s'y occuper.

Voilà pourquoi des jeunes gens qui ne trouveraient pas deux sous pour acheter une œuvre d'un confrère, ont toujours la somme qu'il faut pour assister au banquet de ce même auteur (1).

1. Une expérience curieuse serait à faire. L'auteur de cette Introduction se promet de la réaliser. Le jour où on lui offrira un banquet, il mettra ses œuvres en vente

Pour ce qui est de l'art de se conduire dans un banquet, il n'a rien de bien particulier : se faire présenter au plus grand nombre de gens possible ; leur dire, *en citant les titres* (1), que leurs ouvrages sont supérieurs ; leur donner une des cartes de visite (2) dont on aura eu le soin d'emporter un fort paquet ; puis, rentré chez soi, leur envoyer son dernier volume, en échange duquel on recevra une lettre élogieuse, ce qui est, dans la vie littéraire, le but à atteindre.

Outre les banquets, il y a encore certains dîners de groupes qui ont leur intérêt : auvergnats, critiques littéraires, enfants de Toulouse, amis du grand peintre mort, abonnés de la grande revue ; Anciens Elèves de l'Ecole de Pont-à-Mousson ; dîner du 17 ; dîner du premier mercredi, dìner

dans un coin de la salle. Il offrira une tournée générale avec le produit de la recette, si recette il y a.

1. L'auteur a vu un jeune homme faire mieux : réciter des vers de tous les assistants.

2. Un littérateur ne doit jamais sortir sans cartes de visite.

du « Qu'en dira-t-on ? » dîner du « Moulin à poivre » ; dîners, dîners... Indigestion !

Dans ces dîners, on rencontre les Ministres de son département, les Académiciens qui ont, avant soi, usé leurs culottes sur les bancs du lycée de Quimper ou de Valenciennes, les gens influents avec qui on a suivi le cercueil du grand homme qu'on connaissait « un peu ».

Indigestion ? Peut-être, mais l'homme de lettres doit se dire : « Je suis littérateur et aucun lieu où passe l'ombre de l'ami d'un littérateur ne doit me rester étranger. »

DES OCCASIONS D'ATTIRER L'ATTENTION SUR SOI *par quelque geste extra-littéraire* (1).

Ces gestes extra-littéraires méritent un chapitre à part : 1° parce que leur nombre va toujours croissant ; 2° parce qu'ils se différencient des méthodes et des tempéraments comme l'acte se différencie de la cause.

Ces gestes ont été fort efficaces. Le procès des *Blasphèmes* a illustré R... au moment où il allait lâcher la partie et passer en Amérique. Le « scandale » a fait du bien aux auteurs des *Fleurs du Mal* et de *Madame Bovàry*, l'exil à V... H..., l'excommunication de la « Femme Rothschild » et les bottes de daim souple à P..., la folie à d'autres.

Mais aujourd'hui tout cela est devenu vain. On pourrait marcher sur

1. Cf. *Des méthodes particulières et des tempéraments.*

la tête en plein boulevard sans faire retourner les passants.

Un poète a eu deux affaires de mœurs : l'une à propos de zouaves, l'autre à propos de messes noires. On en a oublié qu'il était poète. Nous ne sommes plus d'ailleurs au temps où la vocation d'Oscar Wilde paraissait chose curieuse. Un écrivain, mort depuis, a assassiné une femme. Ses livres posthumes ne font pas sensation et son « histoire » est à peu près oubliée. G... A... a été emprisonné pour avoir donné asile à un ami dont il ignorait les vols. Il a eu son portrait à la première page des grands journaux et son nom imprimé en lettres hautes comme le pouce : peuh ! cinquante exemplaires. D'autres flanquent des coups de canne dans les devantures des tailleurs lorsque ces marchands exposent des caricatures déplaisantes : rien, deux lignes aux « faits divers», une amende, de la prison, et on remplace le carreau.

Jeunes écrivains, mettez-vous bien dans la tête que M. Léon D... braquerait un canon sur le Palais-Bourbon et étriperait le Président de la

République sur la Place de la Concorde que sa renommée littéraire n'y gagnerait rien et que l'on ne vendrait pas un exemplaire de plus des *Morticoles* ou du *Partage de l'Enfant.*

Non, pas de gestes. Une diplomatie continue, consciente et organisée. Une tactique savante. La Stratégie Littéraire a remplacé les « coups de réclame », comme, à la guerre, une Stratégie scientifique et précise a remplacé les charges de mousquetaires.

DE LA ROSSERIE

La rosserie (1) aussi mérite un chapitre à part, bien qu'elle se rattache d'une part au chapitre : *De la prudence* et d'autre part au chapitre : *Des méthodes particulières et des tempéraments*.

L'étude de la rosserie devra être réservée au Cours Supérieur de Stratégie Littéraire. Aux jeunes étudiants, on se contentera d'interdire formellement tout acte, toute parole qui puisse être jugés rosses par le plus susceptible des imbéciles.

Jouer avec la susceptibilité des imbéciles, la piquer et la consoler pour la repiquer ensuite est un art de chat dilettante qui ne donne pas en plaisir ce qu'il coûte en périls (2).

Mais, de même que certains équi-

1. De l'hébreu : resha, méchanceté.

2. Se souvenir de l'axiome par lequel il est interdit de blesser (voir chapitre : *De la prudence*).

libristes ne peuvent s'empêcher de se promener sur la corde raide, de même certains écrivains ne peuvent s'abstenir de rosserie.

Force sera donc de leur donner quelques conseils pour qu'ils se blessent le moins possible en maniant cette arme dont la poignée même est tranchante.

Ils devront d'abord retenir cet axiome : *Plus la rosserie est terrible, moins elle est offensive pour son auteur.* Un homme craint et haï peut presque s'endormir tranquille au milieu des fauves. Sa réputation le protège. Un dompteur très doux, qu'on n'aurait jamais vu la fourche à la main, serait dévoré s'il se permettait la moindre chatouille aux mufles des animaux.

Pour être terrible, la rosserie doit atteindre l'endroit sensible. Il faut, à la découverte de cet endroit, beaucoup de finesse psychologique. On fait plus facilement mal à un ami qu'à un ennemi, parce qu'on le connaît mieux. Comment assassiner Achille, si l'on ne sait pas qu'il est vulnérable au talon ?

Ne lancez donc pas la rosserie à tort et à travers. Etudiez d'abord la cible. Ne plaisantez pas un homme sur son nez camus, si le fait d'avoir un nez camus lui est agréable. Mais trouvez sous la cuirasse l'endroit où la chair est à vif et effleurez-le. Ce sera un avertissement : « Achille, je sais par où l'on peut t'atteindre; soyons amis. »

Mais il ne faut pas s'étonner, quand on cherche ces petites satisfactions, si l'on se trouve un jour si complètement entouré de poignards qu'il n'y ait plus qu'à se rendre, en criant à son meilleur ami : « Toi ausi, Brutus. »

DES PROFESSIONS

Un littérateur ne choisit pas toujours sa profession. On vient à la littérature de partout : officiers de marine, couturières, attachés de Cabinet, instituteurs, femmes entretenues, médecins, employés de banques ou de Ministère, journalistes, avocats, séminaristes, ingénieurs s'y coudoient.

Chacun garde souvent l'empreinte de sa profession. Ainsi, le normalien.

Une seule profession permet aujourd'hui le développement d'un talent littéraire : rentier.

Seul, le rentier a le temps qu'il faut pour faire des œuvres. Seul, s'il écrit des pièces, il peut les faire jouer.

Il s'agit donc pour le littérateur pauvre de devenir rentier. Mais comment ? Les loteries sont trop hasardeuses, les héritages sont rares et déçoivent souvent ceux qui comptent sur eux pour vivre.

Les fables anciennes parlent parfois de Mécènes rencontrés. Ce sont là mensonges d'historiens. En tous cas, le Mécène est impossible aujourd'hui où les chevaux de courses coûtent déjà si cher et où l'on ne retirerait aucune considération de la protection accordée à un poète.

Le vol et l'assassinat sont à éviter, à cause des gendarmes, qui n'ont nul respect de la liberté de l'art.

Reste un seul moyen : devenir rentier par alliance. Ce moyen se subdivise en trois sous-moyens :

1° Epouser une jeune fille millionnaire. Tâche difficile, mais où l'on a l'encouragement de plusieurs précédents. Beaucoup de tact est nécessaire pour qu'on puisse éviter d'avoir la personne nue d'argent. Puis, il y a quelques avanies à subir, un rôle mondain parfois pénible à jouer. Certains, manquant de logique, ont renoncé aux millions, pour retrouver une liberté qu'ils n'étaient pas forcés de vendre. Mais, pour un caractère moderne, bien trempé, la seule difficulté réelle est de trouver et d'approcher la jeune fille. Pour réus-

sir, on a le prestige de l'Art et, pour persister, l'orgueil d'être le mari de la Reine et le plaisir délicat que procure le mépris envieux des artistes pauvres. Mépris qu'on peut faire taire d'ailleurs, si l'on en a la fantaisie, en affirmant qu'on a fait un Mariage d'Amour.

2° Épouser une dame d'âge mûr à qui la vie, les circonstances et les rêves que l'on fait au lit, ont assuré une noble aisance à quoi manque seulement un acte de naturalisation.

Cette solution a des avantages. Elle assure une forte indépendance de caractère, respectée parce que hargneuse, un logis confortable, un château en province, qui peut prêter à des ambitions politiques.

Elle a des inconvénients : certains regards des passants, certaines résistances mondaines, car, l'honorabilité de la prostitution de l'homme se mesure uniquement à l'honorabilité de la femme qui achète.

Elle a enfin des dangers. On peut être tenté par une « jeunesse », s'en amouracher et faire des bêtises. Si

l'acheteuse est forte d'âme, on peut alors être chassé.

3° Hériter d'une sexagénaire enrichie par la vie joyeuse que l'on menait sous l'Empire. Cela exige quelques soins anthumes et intimes qu'il peut paraître désagréable de donner.

On court le risque de voir les choses durer au delà du temps supputé ; on court encore celui d'être remplacé et si l'on est trop confiant, d'être frustré par un testament *in extremis* au profit de l'Assistance Publique.

Mais, le but atteint, quelle heureuse liberté ! Paris ni les salons ne tiennent rigueur à un Pactole qui n'a plus de source. La peur d'un procès intenté par des héritiers envieux ne doit pas faire reculer. Ce procès, si on le gagne, sera tôt oublié.

On ne s'arrêtera pas à ce quatrième sous-moyen que pratiquent, dit-on, certains : Etre l'homme à qui une femme donne de l'argent. C'est là une chose infamante, lorsqu'elle vient à être connue, et à laquelle un honnête homme ne saurait s'abaisser, dans la crainte de voir un jour cette

femme lui reprocher publiquement jusqu'à l'argent dépensé pour une perruque ou pour un râtelier.

On ne s'arrêtera pas non plus à ce cinquième sous-moyen : être l'homme à qui un autre homme donne de l'argent. Et pourtant...

DE LA CRITIQUE ET S'IL EST UTILE QU'ELLE SOIT JUSTE

En stratégie, on danse toujours d'œuf en œuf et celui-ci n'est pas le moins fragile. On ne peut guère ici qu'indiquer les points de fracture les plus délicats de sa coque.

Un critique est toujours haï ou méprisé. Haï, dès qu'il omet de parler d'un livre ou de le louer à perte d'adjectifs. Méprisé, dès qu'on sait que son amabilité lui interdit de peiner le prochain. Ainsi un homme de lettres qui a été nommé fonctionnaire de la critique est toujours qualifié mufle ou imbécile et ne peut avoir d'amis. Il se trouve devant des difficultés terribles. Aujourd'hui aucun éloge ne peut plus satisfaire un jeune homme. Les Arrivés qui sur des cartes de visite prodiguent leur admiration à n'importe quel galapiat sont des malfaiteurs qui ont tué la critique. Comment voulez-vous adresser

le moindre reproche à un homme qui vous répondra : « Le grand X..., le génial Y... m'admirent. Voici la preuve » ? Et l'auteur pourrait à ce sujet citer des exemples vraiment écœurants.

Injuste par son ton élogieux ou son abus de la « pommade » la critique donne l'air d'un crétin à celui qui bénit un niais ; elle retire toute valeur à ses éloges.

En général, ne trouvez pas trop de talent aux gens si vous voulez leur rester supérieur, comme le juge à l'accusé. Il suffirait que vous disiez quatre fois que tel et tel livre sont très beaux pour être déconsidéré et faire dans le monde des lettres figure de « poire ».

Injuste par sévérité excessive, elle risque de révolter les « honnêtes gens » et de réveiller de son sommeil profond l'indignation de certains autres. Or, nous savons déjà qu'il faut prendre attentivement garde aux mouvements d'opinion. Il ne faut jamais laisser imprudemment se former un groupe hostile, même lorsque l'on est sûr de le vaincre. Les minis-

tres les plus dédaigneux de la servilité humaine savent qu'il est mauvais de heurter de front la « dignité » ou les « nobles sentiments » des foules (1). Les Ministres dépendent d'un vote et la réputation des critiques littéraires aussi dépend du suffrage universel.

La critique doit-elle donc être juste ?

Théoriquement, c'est parfait, la critique juste ; mais dans le point de vue stratégique, cela apparaît vraiment déplorable. La critique juste non plus ne laisse aucune amitié à celui qui l'exerce. Quel intérêt à cultiver un homme dont on n'influencera pas le jugement? Pourquoi perdre du temps auprès de cet homme si l'éloignement ne doit pas empêcher un éloge, si les bonnes relations ne doivent pas empêcher une exécution ? C'est à peine si le critique juste gardera l'estime

1. M. Clemenceau, après avoir longtemps traité les parlementaires par la cravache et leur avoir fait déguster quantité de crapauds et serpents, est tombé pour les avoir, de face, froissés dans leur dignité professionnelle.

de ceux qui ont beaucoup de talent et pendant qu'ils auront du talent. Il y a plus. Combien de temps croyez-vous qu'un Barbey d'Aurevilly, dans quatre-vingt-quinze journaux sur cent, garderait aujourd'hui sa place ?

Un tel martyre volontaire est, on le conçoit, chose presque fabuleuse. Heureusement pour eux, les critiques ont moins de risible cruauté. Les uns, comme M. G...D..., qui savent l'importance de leurs écrits et n'en veulent point faire participer des ouvrages douteux, prennent la précaution de ne parler que des livres apostillés par des personnes amies. Ils savent les égards qu'on leur doit et qu'un compte-rendu, comme la Croix de la Légion d'Honneur, ne peut s'accorder à quelqu'un qui a hésité à se déranger pour le solliciter.

Quelques autres choisissent les livres des inconnus pour montrer à leur occasion combien ils ont d'esprit. Ils croient parfois se sauver en flattant les gens utiles et en assommant les autres pour se garder une couleur d'impartialité. F. C. faute capitale. On raille le livre d'un concierge ou

du marchand de vins Michel P... On ne sait pas si demain le mastroquet méridional ne sera pas académicien et si le concierge ne sera pas critique du *T*... En littérature, tout est possible.

Si donc, la critique ne doit être ni juste, ni injuste, ni élogieuse, ni imprudente, est-elle à fuir? Non. Il reste la critique de parti. Il reste à se faire nommer le critique attitré d'un groupe. Cela existe en peinture où les impressionnistes eurent leurs critiques, où les Cubistes ont les leurs. Cela existe en littérature. M. François M... l'a bien montré, qui a «esquinté» un livre de vers non parce qu'il l'avait lu et jugé sévèrement, mais parce qu'il en avait vu un éloge dans une revue dont les idées politiques n'étaient pas celles de son parti. Et cela restreint la valeur des éloges que Maurice B... a prodigués à M. François M... : éloges de parti.

La critique de parti a donc du bon. Elle fait d'un homme le précieux organe d'un clan. Elle participe de tous les avantages des groupes, au chapitre desquels elle peut être rattachée.

Hors ces règles de tactique générale, quelques lois essentielles devront être enseignées au jeune critique :

A : La seule critique capable de satisfaire un auteur est celle qu'il a rédigée lui-même, à titre de guide-critique. Il suffira d'y mettre les éloges au superlatif, si, par extraordinaire, ce petit travail reste à faire.

B : Un critique doit toujours avoir présente à la conscience la recommandation faite ailleurs au sujet du respect dû aux idoles. M. Lucien R... a rendu vain et nuisible à lui-même son « abattage » de M. Jules R... et de l'unanimisme parce qu'il avait voulu profiter de la fournée pour « abattre » un géant, Emile Verh... F. C., faute capitale (1). Le public s'est révolté et le géant a sauvé le reste.

C : Il ne faut jamais rendre compte d'un volume de vers, les poètes ne

1. Il sera bon que cette abréviation passe dans l'usage. Ainsi, les casuistes écrivaient P. M. pour : péché mortel. Ils avaient à l'écrire à toutes les lignes de leurs traités.

jugeant aucun éloge digne d'eux et refusant aux hommes le droit de critiquer leur œuvre, parce qu'elle est sincère. Jolie scène des *Trois Mousquetaires* à arranger. Mordaunt y dirait : « C'était sincère ! ». — « Les vers étaient ridicules ». — « C'était sincère ! » — « C'était un ramassis de vieilleries recollées sans rythme ni forme ». — « C'était sincère ! »

Il est temps de doucher un peu les poètes et de les nettoyer de leur outrecuidance et de leur cabotinage par le vide. Lorsque l'on pourra leur dire simplement : « Vous avez du talent » sans s'attirer leur haine, la critique des vers deviendra possible.

D : Pour les romans, les livres d'histoire, les exhumations de documents, les contes, etc..., il sera charitable et politique de ne pas se livrer à l'étude des sources. D'autant qu'en cas de procès les « emprunteurs » sont généralement acquittés.

E. F. G. H. etc... Maintes remarques pourront encore être faites. Un sous-chapitre sera réservé aux critiques entre critiques. On pourra y découvrir l'analogie qui existe entre l'état

de la littérature et l'équilibre européen, où l'on voit des systèmes d'alliance se neutraliser et, autre image, former comme un toit avec un faisceau de fusils. Qu'un fusil glisse et le toit tombe. Qu'une puissance fasse une boulette et la guerre européenne éclate; qu'un critique d'un clan attaque un critique d'un autre clan et la discorde brouillera toutes les Fédérations de la République des Lettres, fera vaciller le trône de tous les puissants. Un critique doit comprendre que sa responsabilité est aussi lourde que celle d'un ambassadeur. Ce sous-chapitre montrera combien peut se compliquer, quand le nombre s'y met, le chapitre *Des guerres de corsaires*.

La question de savoir si la compétence et le sens critique sont utiles à un critique ne se pose pas plus que celle de savoir si le talent est utile à un littérateur (voir plus haut : *De la question de talent*).

Il est bien reconnu que tout homme qui a, de par sa propre investiture, le titre d'homme de lettres peut écrire *de omni re scibili et quibusdam aliis*.

Ses vers valent sa prose, qui vaut son théâtre, qui vaut sa critique, qui vaut ses théories sur la peinture, la musique et le darwinisme. Ainsi, dans la chanson, le duc de Bordeaux ressemble à sa mère, sa mère à son père, etc...

Si nous nous placions dans un autre point de vue que le stratégique, nous dirions que le Littérateur est au contraire (1) l'être le plus incapable de critique : 1° parce qu'il n'en est pas de plus envieux ni de plus « débineur » ; 2° parce qu'il est inaccessible à toute émotion devant une œuvre où il y a autre chose que de l'« art »ifice ; 3° parce qu'il ne juge que selon une théorie et pour dire, ou bien : « Ce n'est pas cela qu'il faut faire, parce que cela n'est pas conforme à... », ou bien : « A la bonne heure, c'est ce que nous faisons tous » ; 4° parce qu'il est dépourvu de tout sens critique.

Avez-vous vu les Littérateurs dans les couloirs d'un théâtre, le jour où,

1. En général, bien entendu.

devant le public, se présente l'œuvre d'un ami? Ah! les mufles!

Il n'est vraiment pour comprendre une œuvre que les... les quoi?

Mais là n'est pas le sujet du chapitre. On n'avait à y voir que les avantages, les inconvénients des places de critique, et la manière de s'en servir.

Il n'est plus considéré comme déshonorant aujourd'hui d'obtenir un prix littéraire. On sait quelle âpre lutte stratégique a dû mener le vainqueur et on l'en estime.

La renommée (1) n'y gagne rien; mais un prix littéraire c'est toujours deux, trois, quatre ou cinq mille « balles » qui tombent. Il ne faut pas accepter moins.

Le prix Goncourt donne pendant quelque temps une réputation; le prix Sully-Prudhomme doit être laissé aux vieilles dames inédites; à l'Aca-

1. Les prix littéraires servent à la renommée, mais à celle de tous les Candidats. Pendant la campagne, des noms sont prononcés. Le public les lit et retient indistinctement ceux des vaincus et du vainqueur. On se désintéresse d'un prix attribué comme d'un crime qui n'est plus mystérieux. D'où : être candidat à tous les prix littéraires.

démie, on risque de se voir attribuer un dixième de prix qui ne rembourse pas les frais de voiture.

Car on pense bien que, pour tous les prix, il y a des frais de voiture. Un prix, comme toute chose qui fait l'objet d'un Concours, exige beaucoup de démarches.

Il y a des campagnes à soutenir, comme aux élections. On pourra se reporter pour ce chapitre aux manuels électoraux (1). Toutes les manœuvres de la politique sont bonnes ici, surtout les manœuvres de la dernière heure.

Ainsi, en 1911, au moment où M. Léon L... allait obtenir un prix, quelqu'un expliqua aux membres du jury que le beau-père de L... était millionnaire, que celui-ci occupait une brillante situation et que, par conséquent, il fallait donner le prix à un autre.

L'argument était mensonger, mais produisit l'effet attendu.

1. Et principalement au *Manuel du Candidat* de Charles Régismanset et Charles Laisant (Sansot, 1906).

Note: Un prix littéraire est comme une aumône. Il ne s'accorde pas au plus méritant, mais au plus pleurard: « Ayez pitié, mon bon Monsieur, je suis enceinte », dit telle candidate.

« Il faut que je m'achète une salle à manger hollandaise », riposte Mme H...

« J'ai mon vieux père sur les bras, mes enfants à élever, je meurs de faim », surenchérissent les candidats.

C'est à pleurer.

Il n'est pas question, bien entendu, des prix de l'Académie, qui se décernent toujours à des personnes fortunées, mais ce ne sont pas des prix littéraires, ce sont des prix académiques, et leur quête fait partie de la stratégie académique.

Il est bien entendu qu'on ne récompense pas le premier venu. En 1911 encore, les membres de l'A... des G... avaient reçu un volume remarquable: « Mais ça vient du Caire, dit l'un des académiciens, on ne sait pas de qui c'est, on n'en a pas tenu compte. »

Avoir un prix, c'est prouver qu'on était déjà quelqu'un auparavant, qu'on

a de belles relations et qu'on a un éditeur qui sait « se remuer ».

Il y a, comme bien on pense, une Stratégie « post-prémiale ». Un prix littéraire ne doit pas être mangé comme n'importe quel chèque. C'est un capital qui doit donner entre des mains adroites du 500 °/₀.

Ergo: 1° Ne vous présentez jamais à un concours littéraire si vous n'avez pas dans votre tiroir au moins trois ou quatre manuscrits prêts à partir. Prendriez-vous le train pour Vladivostock si vous n'aviez que l'argent du voyage ? Non. Alors ne partez pas pour la Gloire si vous n'avez pas de quoi la nourrir, une fois atteinte. La Gloire ne se laisse pas attraper deux fois par le même coureur. Tant pis pour celui qui la lâche.

2° Prenez vos précautions pour que, le jugement rendu, les reporters puissent trouver sans effort votre demeure. Tenez des photographies de votre personne à leur disposition. Au besoin, imitez ce jeune homme qui sut apporter à tous les journaux de Paris, dans l'après-midi même qui suivit l'attribution de son prix, sa photo et

un article tout préparé où entière justice était rendue à son talent incomparable.

Si l'on vous interviewe, souvenez-vous de la phrase que vous disiez aux juges en leur portant votre livre : « Je suis un jeune poète... sans relations... j'ai travaillé dans le silence... à l'écart des petits cénacles... » N'ajoutez pas, comme il arrive à des confrères : « J'ai obtenu cette récompense uniquement par mon talent. »

3° Et maintenant, aux éditeurs ! Hâtez-vous sans repos. Il faut battre le fer pendant qu'il chauffe. Placez votre manuscrit dans les vingt-quatre heures et faites-vous signer un bon traité en bonne et due forme. Engagez-vous, s'il le faut, à livrer un roman par mois. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous avez quatre mois d'avance. Allons, au travail. Il ne faut pas que « ça refroidisse ». Et dites-vous que bientôt vous atteindrez ce degré de renommée où l'on peut, enfin ! écrire *n'importe quoi* à des dizaines de milliers d'exemplaires (1).

1. Hum ! hum ! (*Note de l'Editeur.*)

DE LA CHUTE EN ROMAN-FEUILLETON

Chapitre qui devient de plus en plus important. La liste des exemples à classer dans les cartonniers du Laboratoire de Stratégie s'augmente tous les jours de nouveaux cas. On rencontre chaque soir dans les « milieux littéraires » des jeunes gens auteurs de romans-feuilletons qu'un symboliste n'eût pas même consenti à lire. Des gens qui ont façade de purs littérateurs ne tendent qu'à écrire des vaudevilles ou des mélodrames, comme ces peintres qui n'ont de goût qu'à dessiner de petites boîtes à gants ou à patiner des portefeuilles de cuir repoussé. L'artiste, aujourd'hui, sait s'adapter. Il sait l'art de mettre de la menue beauté dans sa prostitution. Des poétesses que plusieurs admiraient emploient ce qu'elles ont de talent à décrire

par le détail physiologique les phases d'un coït ou d'une maternité.

Ainsi les signatures des artistes s'impriment chaque semaine à un million d'exemplaires.

Qui donc a prétendu que nous nous enfermions dans une tour d'ivoire et que nous avions le dédain du public? Nous y sommes allés, au public. Nous y sommes. Il n'y a même plus la tête qui dépasse.

Nous avons compris les nécessités de la vie, indulgemment. Autrefois, un d'Ennery, un Coppée même étaient excommuniés. Aujourd'hui, ceux qui ont définitivement chu en roman-feuilleton ou qui y sont enfin parvenus savent demeurer dans les sacrées phalanges.

Règle : *Il ne faut pas sortir de la littérature.*

Après le labeur commercial, bâclez au besoin un petit poème et faites-le imprimer dans une revuette « indépendante ». Cela suffit, si vous ne pouvez pas garder une vie intérieure (art pur) et une utilité extérieure (feuilletons, théâtre d'horreur, etc.).

Peut-on, pour gagner sa vie, faire

de tels travaux sans les signer, voire en signant des mélodrames P... D... (1) ou des romans policiers du nom d'un usinier à la mode? Non, car si les petits camarades affectent du dédain vis-à-vis du commerçant littéraire, ils ont encore plus d'envie: quand G... viendra leur dire : « J'ai un feuilleton au *Petit J...* », ils penseront d'abord qu'ils n'en ont point. Il viendrait leur dire : « Une roue de voiture m'a écrasé le pied » que leur première pensée serait : « Et moi? » L'homme de lettres est ainsi fait. Comme devant le plus formidable apôtre du Droit d'Arriver, on parlait d'un travail d'érudition commandé à un sien ami sur Dante, il s'exclama brusquement : « Pourquoi R... C... ne me l'a-t-il pas demandé? Un poète peut toujours parler d'un autre poète.»

Conclusion : signez tout et gardez une face littéraire. Rappelez-vous toujours que Ch... H... H... a conservé sa rubrique des revues au *M... de F...*

1. A supposer naturellement que M. D... accepte des collaborations anonymes, ce qui est fort improbable.

ce qui lui permet, dans le même temps qu'il fait admirer de la foule son talent narratif, de ne pas laisser oublier qu'il demeure artiste éclairé et poète délicat.

L'homme qui a suivi durant vingt ans de sa vie les préceptes de la Stratégie Littéraire et a obtenu les résultats désirables peut encore tout gâcher. Il suffit qu'il se croie enfin indépendant et libre de ses opinions et de ses actes.

Règle essentielle : *Il faut toujours assurer ses derrières.* Pas d'ennemis à gauche, pas d'ennemis derrière soi.

Vulnérabilité des hommes qui ont méconnu cette loi (Anatole F... et la plupart des autres académiciens). Les comparer aux officiers qui ne se font pas aimer de leurs troupes :

Qu'ils s'obstinent, ces cannibales,
A nous traiter comme zéros ;
Nous leur montrerons que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Un écrivain illustre doit toujours se rappeler qu'il est à la merci du premier débutant venu ; pour le ma-

gnifique ballon d'une gloire, toute piqûre est à craindre. Et les gens qui sont suspendus à ces sortes de grosses bulles le savent si bien que la mauvaise humeur d'un moustique les fait trembler et pleurer.

Il est difficile d'éviter la mauvaise humeur de tous les moustiques. Pourtant, on a le devoir d'y tâcher. Il faudra s'inspirer de Paul A... qui, dans une préface, nomme les chefs des groupes les plus divers et non imiter Emile V... qui pour avoir cité les noms d'un parti de jeunes, s'est vu qualifier d'ours, d'ouvrier, de barbare, par tous les autres.

Faute de savoir apaiser tous les moustiques, il est nécessaire d'avoir des admirateurs ou des amis nombreux dans la moustiquaille. Au contraire d'un Anatole F..., un Elémir B... est presque invulnérable (1) parce que, s'il a négligé, à tort, d'assurer ses derrières par une forte tactique, il a mille admirateurs prêts à le défendre, le cas échéant (2).

1. Novembre 1911.

2. Et aussi parce que sa gloire, n'ayant que peu dépassé le cercle des lettrés, n'a

L'attaquer serait une folie. Conseil : Se souvenir de deux graves FC (fautes capitales) de M. Emile F... : attaque contre Baudelaire et ignorance totale avouée au sujet de Paul Cl... ; c'était d'un très beau courage, mais c'était de quoi faire assassiner deux fois un critique, ce qui fut démontré.

Observation : Un homme célèbre est toujours désarmé vis-à-vis d'un débutant. Nous ne répéterons jamais trop qu'on ne sait pas ce qui peut arriver, qu'on ne sait pas ce que deviendra le jeune homme que l'on juge négligeable aujourd'hui et qui demain *se souviendra*. On est souvent seul contre un adolescent qui, lui, a déjà des amis.

Mais il ne s'ensuit pas qu'un blanc-bec puisse sans danger partir en guerre contre un « arrivé ». S'il est vrai qu'il lui soit loisible de charger un académicien dépourvu de lignes de réserve et sentant déjà la mort,

pas l'insolence qui attire le poignard. C'est une gloire dont les jeunes sont fiers, parce qu'elle est leur œuvre.

comme M. René B..., il ne saurait trop relire le Chapitre : *De la prudence.* Avant toute attaque, une enquête approfondie est nécessaire pour établir si l'homme visé n'a pas de défenseurs ignorés. Il vaut mieux s'abstenir que causer un mécontentement même dissimulé, car tout mécontentement chuchoté finit par s'amplifier et par éclater au jour.

C'est le chapitre triste. L'âge où l'on expie les fautes de Stratégie passées arrive vite. Alors, si, dans le grand réseau tactique qu'il a fallu tresser, un fil se rompt, si l'on s'endort un an et qu'une nouvelle « couche » pendant ce temps naisse hors du réseau, quelqu'un survient et pose la question de talent : « X... avait-il du talent? » C'est la mort.

Nécessité vitale : Empêcher à tout prix, par une vigilance inlassable, cette question d'être posée. Si l'on y parvient, durant toute sa vie, la postérité ne pensera pas à poser la question.

Hélas! plus on vieillit, plus l'intelligence baisse; Paul B... écrit *La d... qui a perdu son p...*; et plus aussi les jeunes sont tentés de poser la question, si l'on a une situation un peu enviable.

Malheur aux vieux. Aujourd'hui,

les petites réputations sont tôt déboulonnées. L'homme de quarante-cinq ans qui n'est pas arrivé au bout du chemin est flambé. Obscur ou bafoué, et bafoué dès qu'il cesse d'être complètement ignoré, on le voit venir mendier à la porte des jouvenceaux : « Prenez-moi un peu de copie. » Et les jeunes, qui n'ont pas tout lu, qui n'ont même jamais rien lu, se demandent : « Qu'est-ce que c'est encore que ce vieil abruti ? »

Des exemples? L'auteur sera pour une fois pitoyable. Le Laboratoire de Stratégie aura des cartonniers pleins de ces exemples. Quatre-vingt-dix pour cent des littérateurs seront là pour l'embarras du choix. Et si l'on citait un seul individu, on recevrait cette lettre : « Mon Cher Confrère, je n'ai jamais été si jeune, si plein de projets, je dois présenter la semaine prochaine au grand éditeur Z... le manuscrit de mon roman et je mets la dernière main à... » Car ce qui rend la gent littéraire indigne de compassion, c'est son insondable et vaniteuse inconscience. Une fois sur dix mille, la vieille épave se rend

compte de son sort et, au lieu de mépriser l'ignorance des nouveaux venus, souffre. Cette fois-là, c'est Albert M... qui, voyant son compte de fin d'année chez son éditeur se monter à 18 fr. 50, comprend qu'il n'existe plus et se tue.

Reste à étudier : la mort.

Difficile à réussir, la mort. Nous ne voyons comme modèles à citer que Victor H... (1), ce maître stratège, et Jean M..., ce grec qui sut si bien rester en contact avec les jeunes et être ainsi le plus populaire des aînés, et le plus « Tradition française ».

Mais les autres, ceux qui n'ont pas eu le génie de mettre au programme de leur enterrement les avantages des Fêtes et Banquets, quelle tombe les attend ! Pour Jules R... le pauvre

1. Oh! c' lui-là, vrai, à lui l' pompon! — Quand j' pens' que, malgré ses meillons, — Y s' fit ballader les rognons — Du bois d' Boulogne au Panthéon — Dans l' corbillard des *Misérables* — Enguirlandé d' Beni bouff' Tout — Et d' vieux birb' s à barb's vénérables... — J'ai idée qu'y s'a foutu d' nous! — (Jehan Rictus.)

Poil de Carotte, quelques amis se dérangèrent, et quatre ou cinq hommes de lettres suivirent le corbillard d'Albert Fl...

En littérature, on n'a pas trop de temps pour soi.

CONCLUSION

« Je n'instruis pas, j'éveille », dit à Axel, maître Janus, à qui sa sagesse a valu ce nom. De même l'auteur de cette Introduction n'a pu tout dire.

N'y a-t-il même dans son travail que de bons conseils? N'a-t-il pas un peu sacrifié parfois la vérité stratégique au plaisir de décrire ? N'a-t-il pas pratiqué le Ketmân, cette restriction mentale qui enorgueillit les Orientaux (1)? Quoi qu'il en soit, il juge qu'il a accompli une œuvre qui était nécessaire.

Il en a dit assez pour faire comprendre que la Stratégie ne s'acquiert pas en dix leçons, comme l'anglais, et ne s'enseigne pas en dix comman-

1. Voir Gobineau : *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*.

dements(1). Il y faut une application soutenue, une nouvelle éducation du caractère, des exercices spirituels appropriés.

Que l'on songe à toutes les règles spéciales de culture qu'a créées

1. On remarquera que l'auteur n'est pas d'accord avec toutes les conclusions que M. Henri A... tirait d'une enquête sur la situation des jeunes écrivains et notamment avec celles que voici imprimées en caractères italiques ; le stratège dédaignera les moyens accessoires comme le talent, le génie, le travail et la chance. La Stratégie supplée à tout cela comme, pour la résolution d'un probème, les mathématiques à la divination.

1° *Avoir du talent ou du génie :* 2° *travailler ;* 3° avoir de la patience et de la persévérance ; 4° être « débrouillard » ; 5° fuir les succès prématurés ; 6° se faire autant que possible de belles relations ; 7° s'ils ne sont pas riches, choisir un métier qui leur donne l'indépendance, plutôt que de mourir de faim dans les bagnes littéraires ; 8° *ne pas être jaloux de ceux qui réussissent plus vite qu'eux ;* 9° avoir, autant que possible, de la chance ; 10° *s'aider mutuellement.*

M. A... déclarait que si ces manières d'agir passaient dans les mœurs littéraires, elles y établiraient plus d'*honnêteté* et d'harmonie.

Ignace de Loyola pour former des Jésuites et l'on comprendra ce qui est nécessaire pour devenir un bon stratège, capable de suppléer par son tact et son habileté aux dons naturels dont manquent généralement les écrivains.

Comme exercices spirituels, l'auteur recommande à ses lecteurs avant de les quitter les jeux de dames et d'échecs (prévoyance, patience), la bicyclette et l'automobile (calcul des trajectoires, sang-froid), le foot-ball (résistance, art de se relever après les chutes), le flirt (affinement du sens psychologique), etc...

Un jeune homme qui suivra cet entraînement, qui tiendra carnet des faits de la littérature contemporaine, qui arrivera ainsi à prévoir l'évolution des partis, ce jeune homme acquerra vite la tournure d'esprit spéciale qui est nécessaire pour envisager les circonstances de la vie littéraire.

Il pourra alors oublier les règles que lui auront fait ânonner ses maîtres. Ainsi l'étudiant en physiognomonie classe péniblement d'abord

les notions dont il se bourre, puis il se les assimile et enfin, ayant créé en lui un instinct spécial, peut les oublier. Ainsi encore, l'homme qui a longuement étudié le ciel de son village a appris à le « sentir », à prévoir d'instinct ses caprices. Il sait s'il doit sortir avec sa canne, son parapluie ou rester chez lui.

Il faut créer en soi l'instinct stratégique.

Seul, celui qui aura acquis l'instinct stratégique pourra oublier la Stratégie et se poser les questions que le professeur ne résoudra point devant les jeunes gens du cours, celles de la Métastratégie.

De la mesure dans laquelle doit être suivie la Stratégie.

— Du sort réel de l'homme qui, pourvu de génie, de modestie et de rentes, veut vivre en dehors de toute vie littéraire et de toute stratégie et se retire préventivement du nombre de ces braillards qui, au nom de la poésie, veulent une « place au soleil ».

— De la question de savoir si le temps perdu en joutes littéraires, en manifestes, en disputes, est perdu pour l'œuvre.

— De l'honnêteté et de sa valeur stratégique, lorsqu'elle veut s'opposer à la mauvaise foi des braillards susnommés.

— S'il serait possible aux honnêtes gens de s'unir pour tuer la Stratégie et s'il y a parmi eux assez de hé-

ros (1) pour tenter une pareille action.

— Ou si, une croisade de ce genre devant nécessairement rester vaine, le mieux n'est pas de laisser sa part au feu; si, alors, les gens de lettres ne pouvant pas se priver de faire de la stratégie quoi qu'on puisse inventer pour les en empêcher, le mieux n'est pas de se contenter de les conseiller afin qu'ils en fassent le moins stupidement possible, le moins dangereusement possible, pour les autres. Que si cela était, le devoir de l'éditeur de ce livre serait de faire distribuer gratuitement à la plèbe littéraire le chapitre: *De la Prudence* (2), afin de

1. Toutes les causes ont besoin de héros. Mais le lecteur comprend maintenant que les Saint-Michel et les Saint-Georges qui voudront se lancer dans cette bataille devront être imprégnés d'héroïsme jusqu'à la saoûlerie complète. Le littérateur honnête regardera de loin le combat. Il se gardera de confier ses intérêts aux héros. Les Héros sont respectacles ; les stratèges ont souvent besoin de gens qui se fassent bien tuer; il suffit de les empêcher de perdre les batailles, celles des autres.

2. Un désintéressement aussi anormal dans notre honorable corporation serait

diminuer le nombre des périls que court tout écrivain.

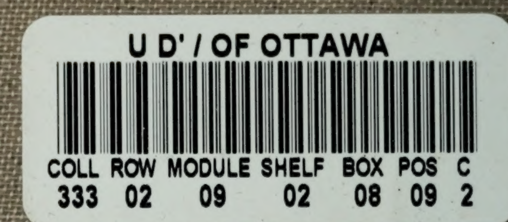
Hautes questions! Splendides sujets de méditations.

Mais ceci est un autre livre, qui ne doit pas être imprimé.

de nature, le cas échéant, à nous faire mal voir de nos actionnaires aussi ne pourrons-nous à notre grand regret, suivre la voie que l'auteur se permet de nous tracer. Il est hors de doute, heureusement que la portée de ses enseignements, et le succès qui attend ce précieux guide littéraire, nous en dispenseront. (*Note de l'Editeur.*)

TABLE DES MATIÈRES

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 02 08 09 2